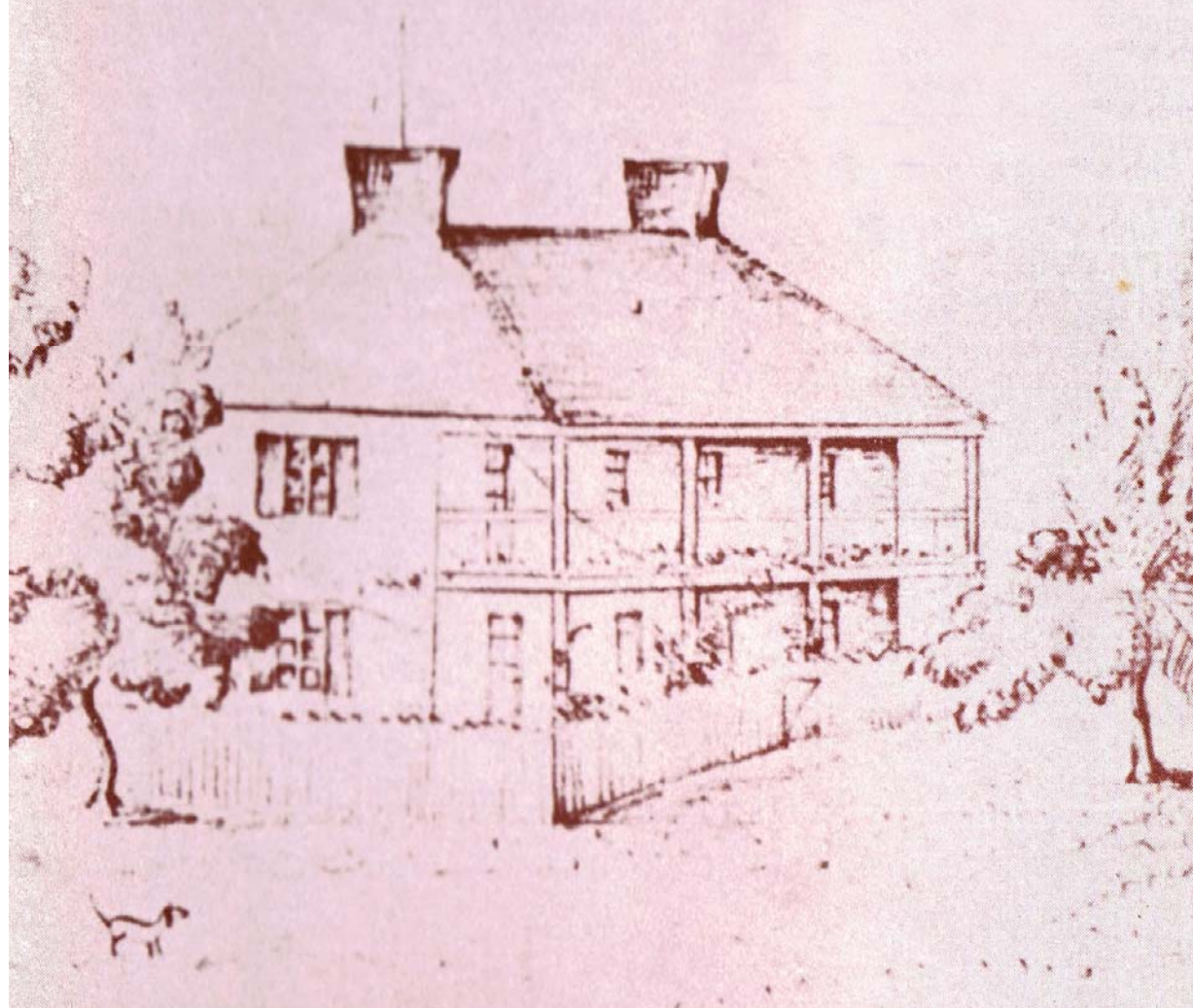


ANNA CHAVANNES

JOURNAL



ÉDITIONS LE PÉLERIN

COLLECTION "LES EMIGRANTS"

No 4

ANNA CHAVANNES

JOURNAL DE NOTRE VOYAGE QUAND NOUS SOMMES VENUS EN

AMERIQUE EN 1848

EDITIONS "LE PELERIN"

1978

Ont paru dans la même collection:

- 1. Rémy Rochat, les Emigrants, 1975.*
- 2. Louise Truan, lettre d'Amérique, 1975.*
- 3. Louise Truan, deux nouvelles lettres, 1977*

Introduction

Avec le journal que Mme Chavannes établit lors de son voyage de la Suisse vers l'Amérique, nous tenons là un document exceptionnel. Parce que plus que tout autre, Mme Chavannes a donné des détails de son voyage, concernant la nourriture, l'habillement, les logements, les rencontres, les paysages, qui nous font savoir par le menu tout ce qu'elle a pu voir et connaître, tant sur le bateau qui allait l'emmener, elle et sa famille, du Havre à New-York, puis de New-York à Boston, que sur terre ferme ou sur le fleuve qu'il fallut remonter. Ainsi avec elle nous posons le pied sur ce nouveau continent où bien des choses et des habitudes étaient nouvelles pour des habitants de la vieille Europe.

Il convient maintenant de donner quelques détails sur ce journal et sur sa destinée. Il a été envoyé par son auteur de Wartburg - district de Morgan, état du Tennessee - en août 1848 à son amie Jeanne-Marie-Louise, dite Jenny, de la Harpe née de Loes. Celle-ci était la troisième femme du docteur Jean-Jacques-Charles de la Harpe de Lausanne qui était né le 30 septembre 1802 et qui mourut le 25 juin 1877. Son mariage avec Jeanne-Louise dite Jenny se fit le 9 septembre 1839. Jenny mourut le 21 juin 1877, soit quatre jours avant son mari.

Quand, en 1856, Albert Chavannes, fils de Anna, retourna quelques jours ou quelques semaines en Suisse, il rendit visite à Mme de la Harpe, amie de sa mère, et il est possible et même certain que celle-ci lui confia le journal qui retourna de cette manière en Amérique d'où il était venu.

Alors Mme Chavannes, à qui son fils communiqua le précieux document, le mis sous enveloppe et inscrivit : "Journal de notre voyage quand ns sommes venus en Amerique 1848 à bruler a ma mort". Ordre qui, fort heureusement, ne fut pas respecté.

Le journal échut, à la mort de Mme Chavannes qui eut lieu le 25 septembre 1891, ou bien avant qui le sait, à sa fille Emma qui épousa un Edward-Jackson Sanford. Puis ensuite à sa petite fille, Emma Sanford qui en fit une traduction anglaise en 1930, traduction qui parut dans "The Knoxville News Sentinel" du 22 juin au 29 juin, et du 9 juillet 1930.

L'original du journal de Mme Chavannes passa ensuite dans les mains de l'arrière-petite-fille de celle-ci, Mme Phyllis Dillon de Toronto (Canada) qui le possède encore et où le trouva, après maintes recherches, l'historien de la colonie suisse de Knoxville, Mr. David Babelay. Et tel fut le voyage du précieux journal que vous pourrez lire ci-après.

Nous donnerons maintenant quelques précisions sur la famille Chavannes. "Charles-Adrien Chavannes, quatrième fils de François, né le 29 août 1809, fit ses études à l'académie de Lausanne et fut consacré le 16 juillet 1833. Le 14 août suivant il épousa Anne-Françoise-Albertine -Charlotte Francillon née le 12 mars 1810 et entra immédiatement dans la carrière pastorale par la suffragance de Poliez-le-Grand. Le 16 octobre 1837 il fut nommé suffragant à Aigle, mais il se joignit bientôt aux plymouthistes. Une maladie du larynx le força en 1843 à renoncer à toute prédication et il fit des études de forestier.

En 1848 il émigra avec sa famille pour le Tennessee et s'établit à Knoxville où il mourut le 27 avril 1855, à l'âge de 46 ans". (Notes sur la famille Chavannes, par Ernest Chavannes, 1882, Lausanne, imprimerie Georges Bridel).

Leurs enfants furent:

1. Léon, né le 27 mai 1834, mort le 3 mars 1862.
2. Albert, né le 23 février 1836.
3. Louisa, née le 1er janvier 1838, morte le 26 août 38.
4. Marie Louisa, née le 13 juin 1839, morte le 14 mai 78.
5. Emma, née le 20 mars 1841, morte le 1er octobre 1895
6. Amélie, née le 23 août 1843, morte le 12 février 1844.
7. Louis, né le 13 mai 1846, mort le 15 juillet 1846.
8. Adèle, née le 13 octobre 1847.

9. Emile, né le 12 avril 1850.

Participèrent donc au grand voyage sans retour, tout au moins pour la plupart, vers les Amériques, Charles-Adrien, son épouse, leurs enfants Léon, Albert, Louisa, Emma, et la dernière née, Adèle, âgée seulement de quelques mois.

La famille Chavannes était en outre agrandie de Marianne Carrard, fille de Jean-Pierre Carrard de Poliez-Pittet, et de David Gruyaz, les "domestiques" et amis de la maison.

Partirent également par le même bateau du Havre à destination de New-York où ils arrivèrent le 13 juin 1848, François-Henri Sterchi, alors commissaire général et archiviste de l'état de Vaud, sa seconde épouse Wilhelmine née Giroud et leurs deux fils, Jean-Louis-Auguste et Paul; Auguste Gouffon, son épouse Henriette née Truan et sauf erreur leur fille Jenny Anna.

Pour une plus grande connaissance de toutes les personnes impliquées dans ce voyage, ainsi que de celles qui s'aventurèrent vers le même but un an plus tard, soit les familles Buffat, Esperandieu et Truan, on consultera avec profit les trois brochures précédentes de la collection "Les Emigrants". D'autre part un livre en préparation de Mr. David Babelay de Knoxville, donnera très bientôt maints détails sur ces

familles-là. D'autre part encore les Editions le Pèlerin préparent également d'autres ouvrages sur le même sujet.

! Mais pour l'heure embarquons-nous sur le navire qui va quitter le port du Havre, et en route pour l'Amérique à la suite de Mme Chavannes et des siens.

Les Charbonnières, le 6 mars 1978.

Rémy Rochat

Je remercie mon ami David Babelay de m'avoir communiqué tous les textes et renseignements nécessaires à la réalisation de cette brochure, quatrième de la collection "Les Emigrants".

(Le départ se fit du Havre le 3 mai 1848)

Mardi 9 mai.

Permettez-moi, chère amie, de vous transcrire les petites notes que j'ai prises sur mon carnet. Ce n'est qu'aujourd'hui que je puis rester dans la chambre et ai le courage de prendre une plume; mais ce que je peux vous dire, c'est que j'ai le coeur plein de reconnaissance pour toutes les bontés de mon Dieu dont je ne puis assez admirer tous les soins paternels. Je reprends mon carnet et vais vous copier ce que j'y ai inscrit.

Mercredi, 9 heures (3 mai). Nous levons l'ancre. Il y a un tel mouvement sur le pont, tous les matelots travaillent; ils ont des cris beaucoup moins forts que je ne m'y attendais; c'est une espèce de chant qui varie suivant les voiles qu'ils tendent. Le temps est superbe, la mer calme. Une foule remplit le port et les quais. Il part encore un navire après nous. Nous sommes remorqués par un bateau à vapeur. Nos enfants sont tous gais comme des pinsons, s'amusant beaucoup de tout ce qu'ils voient. Grâce à Dieu nous n'avons pas le coeur trop gros. On est trop distrait. Le premier verset du cantique 50, Jésus est notre ami suprême, me fait du bien. Oui, ici-bas, tout passe, mais l'amour de Dieu demeure, et cela seul nous rendra heureux.

11 heures. Léon a déjà mal, quoique le mouvement ne soit pas fort. Il est tout pâle; les autres sont encore bien. Le mal de coeur me prend. Léon, qui est sur son lit, me dit qu'il est beaucoup mieux. Je vais essayer d'en faire autant.

Vendredi 11 heures (5 mai). Hier le mouvement a été assez fort; je n'étais bien que sur mon lit; là je ne souffre pas. Heureusement que Marianne est encore très bien; elle est admirable, soignant tout le monde, faisant des soupes, du thé, dans ma cassolette pour les malades de l'entrepont et des cabines. Léon et Albert ne bougent plus de dessus leur lit. Mme Sterchi, sa

domestique, son fils aîné, ne bougent plus non plus de leurs cabines. Nos maris sont encore très bien. Notre David est tout gentil; il tient Adèle, la promène; elle est toujours parfaitement. Cette nuit nous avons été très balancés. Malgré cela nous avons très bien dormi. Adèle ne s'est réveillée qu'à 3 heures. Puis à 5 heures je me suis levée et suis allée la tenir à l'entrée des cabines où sont deux bancs entre les deux portes. C'est ce que nous appelons le petit salon. Une heure après le malaise m'a reprise. Je me suis recouchée à 8 heures. On a sonné pour le déjeuner, mais je n'ai pas eu le courage d'aller à table. Notre infatigable Marianne m'a apporté une tasse de thé dans lequel j'ai mis un peu de jus de citron. Il m'a fait bien plaisir. A 9 heures j'ai pris courage; je suis montée sur la dunette où l'on est délicieusement. J'ai pris mon ouvrage. Mon mari est venu; nous avons fait la lecture du 8ème chapitre des Hébreux et chanté le cantique "Heureux celui qui n'aspire qu'à suivre en paix le Seigneur". J'ai relu mes deux chers billets et quelques larmes sont venues mouiller mes paupières; et pourtant je ne puis que bénir Dieu d'être aussi bien de corps et d'âme. Il nous tarde d'être tous bien pour avoir un culte régulier le matin à 9 heures; mais il nous faudra descendre dans la salle à manger; l'on est trop distrait ici. Nous avons un calme plat et malgré cela nous sommes très ballotés. Je ne puis pas marcher comme je vois Marianne le faire en portant Adèle. Nous avons des hirondelles qui viennent se reposer sur les cordages, ce qui amuse beaucoup les enfants. Louisa et Emma sont encore parfaitement; moi je suis très bien, mais si je descendais, il me faudrait me mettre sur mon lit. Il fait si chaud que je suis obligée de tenir mon parasol ouvert. Mes deux fillettes dorment étendues par terre à mes pieds.

Samedi 10 heures (6 mai). Depuis que je vous ai quittée hier, la bise s'est relevée si forte que l'on ne pouvait plus se tenir debout. J'ai du faire monter mon dîner sur la dunette; il m'aurait été impossible

de manger en bas. Il y a des dîners superbes, mais il n'y a pas moyen de manger. Nos garçons, Mme Sterchi, son fils, les deux Rosine, ne bougent pas; on ne les aperçoit pas; on leur porte de temps en temps du thé. Le vent est devenu si fort que j'ai dû descendre. Notre infatigable Marianne est enfin accrochée; elle est sur son lit. J'ai tenu Adèle à tour avec Adrien et David; elle est très gentille. Le lait de la chèvre nous fait un plaisir infini. C'est David qui va le traire chaque fois que la petite doit manger. Notre nègre maître d'hôtel est charmant, d'une grande complaisance; il comprend tout par des signes. C'est un fort bel homme qui me rappelle beaucoup Mr. De Rameru; s'il n'était pas noir il lui ressemblerait beaucoup. Ma cruche en fer blanc me rend de grands services. Je trouvais que le linge d'Adèle conservait de la moiteur; je fais remplir ma cruche d'eau chaude; on enveloppe les linges autour, et cela va très bien. Je vous assure que je suis confuse en voyant comme tout va beaucoup plus facilement que je l'aurais pensé.

Hier soir nous avons eu assez mal au coeur. Marianne était au lit. Je n'ai eu que le temps de vite chauffer le lait d'Adèle, le lui donner à boire et vite me sauver dans ma cabine pour rejeter mon dîner. Adrien a vite couché Adèle du mieux qu'il a su et tout de suite après il a fait comme moi; mais j'admirais la bonté de Dieu qui nous avait juste donné le temps de soigner notre petite chérie. Sans elle ce mal de mer ne serait rien pour moi, parce que dès que je suis sur mon lit je vais très bien. Cette nuit le vent a été violent; le navire balançait tellement que tout dansait; j'ai dû bien appuyer le berceau pour qu'Adèle ne soit pas renversée.

4 heures. Le vent s'est un peu calmé. On peut essayer de marcher. J'ai pris courage et suis montée sur la dunette. Marianne est toujours malade. C'est David qui tient Adèle. J'admire comme il peut la promener, nous qui à peine osons marcher. Ce David est tout gentil; c'est lui qui m'étend mon linge. Nous avons amplement place et un soleil magnifique.

Dimanche, 4 heures (7 mai). Un vent affreux; tout danse, tout le monde est malade. Mme Sterchi, son fils aîné, les deux Rosine, un Mr. français, souffrent beaucoup. Moi je suis mal à mon aise; je n'ai point de courage, mais je ne souffre pas de grandes douleurs. A 10 heures nous avons pu faire une lecture avec nos enfants. J'étais heureuse et fortifiée en pensant que beaucoup de nos frères et soeurs se souviennent de nous devant le seigneur. Cette pensée me fait du bien tout le jour. J'ai beaucoup pensé à vous, à ma chère Mme Guisand (ou Guignard). C'était notre jour de réunion, mais je suis reconnaissante d'être aussi bien de corps et d'âme. Léon et Albert ne bougent pas du lit. Louisa et Emma sautent et s'amuse; elles n'ont pas eu un instant de mal. Marianne est toujours sur son lit, ne souffrant pas beaucoup si elle ne bouge pas. C'est toujours notre David qui tient Adèle; il la soigne on ne peut pas mieux; il m'a dit qu'il avait beaucoup tenu ses petits frères; c'est pour cela qu'il s'en tire aussi bien. Adèle va très volontiers vers lui. Je remercie Dieu de nous l'avoir envoyé; jusqu'ici il nous a déjà été bien utile; il est de si bonne volonté.

Lundi matin (8 mai). Grâce à Dieu nous sommes tous un peu mieux. Le vent, qui a été très violent encore cette nuit, s'est calmé. Nous sommes tous étendus sur la dunette. Un magnifique soleil nous réchauffe. Mr. Gaudin a pris son carnet et nous joue des airs suisses. Le pont d'en bas est rempli de monde. On voit une quantité de nouvelles figures qui viennent respirer un peu l'air et sentir le soleil. Beaucoup sont encore bien malades, couchés sur leurs matelas. Ils sont 250 passagers sur l'entrepont. C'est un spectacle vraiment curieux. Les uns chantent, les autres mangent, d'autres font leur cuisine, relavent leurs ustensiles. Nous avons fait connaissance avec une famille de Hülshausen: un jeune boulanger, sa femme âgée de 19 ans, un petit enfant de 5 mois, superbe enfant que la mère nourrit. Cette femme n'a pas eu un instant de mal et

une grande abondance de lait, amplement de quoi nourrir son enfant qui est plus gros qu'Adèle. Ces gens mangeaient des pommes de terre qui avaient si bonne façon que je leur changeai une contre des figues pour les enfants, car je ne pus m'empêcher de leur en demander. Ils parlent français. Le mari a travaillé à Lausanne, chez Buffat. Sa femme a un frère boulanger à New-York qui fait très bien. Ils vont le rejoindre. Ce sont des gens très propres. Ils viennent quelquefois à notre entrée et nous causons. Ce sont les seuls qui parlent français. Les autres sont bernois, zurichoïses, appenzelloïses, wurtenbergeois; 32 sont hollandais, pauvres et d'une saleté repoussante.

4 heures. Le vent est tombé. Nous n'avancions pas, mais l'on est agréablement.

Mardi, 10 heures (9 mai). J'ai le cœur plein de reconnaissance pour toutes les bontés de notre Dieu. Nous avons passé une excellente nuit. Nous sommes tous bien pour la première fois. Nous avons pu faire honneur à notre beau déjeuner, viande chaude, bœuf froid, jambon, oeufs, pommes de terre, beurre, taillé tout frais - on le cuit tous les matins - thé, chocolat, café; mais tout cela est plus ou moins bon. A 9 heures nous avons eu notre culte en famille; nous avons passé un moment très doux.

4 heures. Nous avons un parfait calme plat. Notre capitaine n'est pas content. Il fait charmant. Il n'y a point de mouvement, mais l'on avance pas. Le capitaine nous dit que si ce temps durait, nous resterions 40 jours. Il est allé faire une tournée à l'entrepont, les a grondés de ce qu'ils mangeaient trop, leur disant qu'il fallait ménager les vivres. Pour nous, je ne pense pas que nous en manquions. On a embarqué une telle masse de poules, de dindes, d'oies, 3 gros moutons, 3 porcs, des tonneaux de morue, compote, etc. Après le dîner, le capitaine nous a montré sur la carte que nous avions fait la cinquième partie du chemin, et suivons une route toute différente que nous ne le pensions. Au lieu d'aller

au sud, nous allons au nord; puis nous redescendrons. Le capitaine dit que c'est la route de cette saison. Au sud nous aurions trop de calme plat.

Mercredi (10 mai). Toujours un temps magnifique, pas de mouvement, mais aussi pas d'avance. Le capitaine est capot. Il regarde de tous côtés pour voir s'il n'y a aucun signe de vent. Hier soir à 8 heures, par un beau clair de lune, les Allemands ont chanté de beaux airs suisses; il y a une jeune femme qui a une superbe voix. Les Mrs. Gaudin n'ont point été malades; ils sont admirables, faisant la cuisine pour toute la bande, soignant les malades avec une bonté touchante. Nous avons avec nous aux cabines, trois missionnaires français qui vont au Canada. Ce sont des prêtres. L'un d'eux a eu l'idée de faire de l'eau de riz pour les malades. Nous avons profité de cela, et comme la nourriture est très échauffante par toutes les épices dont ils assaisonnent tout, cela nous rafraîchit et nous fait beaucoup de bien. Nous en donnons aux enfants qui s'en régalaient. A 9 h. $\frac{1}{2}$ nous avons eu notre culte auquel se sont joints les Gouffon et notre David.

Jeudi à midi (11 mai). Que Dieu est bon, chère amie. Nous sommes tous si bien, nous avons passé une excellente nuit. Le vent s'est un peu levé. Nous avançons et balançons cependant très peu. A 10 heures nous avons eu notre culte auquel se sont joints les Mrs. Gaudin et la famille Sterchi. Nous faisons un grand cercle au fond de la salle; nous avons chanté deux cantiques, et chacun était content. Pour moi, je suis humiliée de toute la bonté de notre Dieu. Nous avons une vie très agréable. Nous travaillons au petit salon, parce que le vent est trop fort pour monter sur la dunette. Je veux essayer, chère amie, de vous faire la description de notre navire. Le pont est parfaitement comme celui des secondes du bateau à vapeur, mais plus grand. Au milieu est une immense chaloupe pontée pour cas de naufrage. Outre celle-là, il y en a encore deux

plus petites, l'une suspendue et l'autre sur la dunette. Dans la grosse chaloupe sont les moutons, la chèvre, les porcs et les cages à volaille. De chaque côté de la chaloupe sont deux cuisines ou cabines ouvertes où les passagers de l'entrepont viennent à tour faire cuire leur potage. Le premier venu prend la place. Derrière la chaloupe est une grande cuisine, celle où se fait nos repas. C'est un grand fourneau économique où il y a un grand four dans lequel ils cuisent le pain tous les matins et les viandes pour le dîner. C'est là que le nègre cuisinier et son aide (jeune nègre parlant français qui nous sert d'interprète) s'y tiennent tout le jour.

Sur l'autre moitié du bâtiment, au niveau du pont, est notre chambre à manger, grande, vaste chambre éclairée par deux lanternes et donnant sur la dunette. Une grande table est au milieu, retenue par trois colonnes, deux bancs sont assujettis de chaque côté. La table a deux traverses et deux larges bords. Il y a juste la place de l'assiette et des plats. De chaque côté sont les cabines. Il y en a 7 de chaque côté. Les cabines ont 6 pieds de long sur 5 pieds 3 pouces de large. Les portes se glissent, et comme il n'y a aucune ouverture pour l'air, nous nous sommes fabriqué un rideau avec la vieille nappe, et nous laissons nuit et jour ouvert.

Au haut de la chambre, à côté de l'entrée que nous appelons petit salon est d'un côté la cabine du capitaine, de l'autre l'office où se tient le maître d'hôtel. Ce que nous appelons la dunette est un second pont au-dessus de la chambre à manger où les passagers des cabines ont seuls le droit d'aller. Il y a des bancs; c'est parfaitement comme les premières du bateau à vapeur. Le capitaine a permis à notre bande de l'entrepont d'y venir à condition qu'ils en usent avec discrétion. Il y a aussi deux religieuses auxquelles il l'a permis. Ce sont les missionnaires qui l'ont demandé. Lorsque nous sommes au petit salon, nous sommes de niveau avec tout le monde de l'entrepont qui passe et repasse devant nous. Ceux qui savent le français échangent quelques paroles avec nous; les autres nous

regardent et nous en faisons autant. On se demande par signes comment on est. Nos oranges nous ont fait bien plaisir; nous en avons donné à bien des malades. Ce qui faisait aussi bien plaisir était un verre d'eau sucrée avec du jus de citron et une cuillère d'eau de vie; on en prend de temps en temps une cuillère à soupe, et cela fait du bien. Avec cela ce qui fait le plus de plaisir, ce sont les pruneaux et nos prunes qui ont fait merveille.

Dimanche (14 mai). Depuis que je vous ai quittée, bien chère amie, nous avons passé deux journées bien pénibles, mais nous avons expérimenté toute la bonté de notre Dieu et les tendres soins qu'il prend de ses enfants. Jeudi, dans l'après-midi, le vent devint si violent et le roulis si fort que le mal de coeur nous reprit de plus belle. La nuit nous fûmes bien ballotés et malgré cela, grâce à Dieu, nous dormîmes encore bien. Mais vendredi matin, lorsque je voulus me lever, impossible. Marianne de même. Je ne pus que vite habiller Adèle et la donner à mon mari qui, grâce à Dieu, était très bien. Ce fut ce cher ami qui toute la matinée a tenu Adèle, la coucha, lui chauffa son lait, le lui donna à boire. Il fut délicieux. Que de fois déjà, chère amie, j'ai béni le Seigneur qu'il s'arrange pour que je fisse ce voyage avec lui; je ne sais pas ce que j'aurais fait sans lui. Il est toujours le même, me disant toujours "ne t'inquiète pas". Aussi vendredi soir étais-je bien confuse quand il me dit: "et bien, chère Anna, la journée ne s'est-elle pas beaucoup mieux passée que tu ne t'y attendais? Je te dis, aie confiance, celui qui s'attend à l'Éternel n'est point confus". C'est que le matin j'avais dit: "comment passerons-nous la journée?" C'était Adèle qui m'inquiétait. Sans elle ce ne serait rien, parce qu'en restant tranquille au lit on est bien. Ah! ce jour-là, Dieu nous a fait selon la promesse qu'il nous avait donnée le matin dans le passage 12. "je t'aiderai". Mais ce ne fut pas tout. La nuit de vendredi à samedi, le vent fut terrible, et le roulis

si fort que toute la nuit tout roulait par la chambre. Les matelots travaillèrent toute la nuit. Mais malgré cela nous dormions encore joliment. Mais hier matin c'était terrible. C'était tout ce que l'on pouvait faire que de se tenir assis en étant bien appuyés. Nous avons eu une bien forte émotion et un grand sujet de rendre grâce au Seigneur. Pensez, chère amie, que mon mari était assis sur le banc qui est assujéti devant la table. Il tenait Adèle sur ses genoux, Emma et Louisa étaient assises à côté de lui. Un choc terrible arrive; le banc fut déchu, se renversa. Adrien, les petites, tout tombe à la renverse en cassant le banc. Adèle qu'Adrien tenait bien ne frappa pas à terre; heureusement qu'elle vint tomber dans ma cabine dont la porte était ouverte, sans cela elle aurait pu se tuer contre la paroi. Emma faisait des cris perçants; elle avait une jambe prise sous le banc; nous crûmes qu'elle l'avait cassée, et grâce à Dieu il n'y eut aucun mal. Nous étions confondus, mon mari et moi, et nous ne pouvions que bénir le Seigneur.

Tout le matin le vent fut terrible. Les vagues passaient sur le pont. On dit que c'était superbe, mais je n'ai pas eu le courage d'aller le voir. Il n'y avait que mon Adèle qui fut capable de me faire lever des petits moments. Ce fut encore Adrien qui la soignait tout le jour. Ce cher ami est vraiment charmant, toujours de bonne humeur, soignant notre petite on ne peut mieux. On avançait beaucoup; on filait 10 noeuds à l'heure, ce qui fait un peu plus de 3 lieues. Le capitaine était bien content. Enfin, grâce à Dieu, le vent s'est calmé dans l'après-midi. Marianne a pu se lever, moi aussi, un moment. Mme Sterchi ne bouge pas du lit, ainsi que sa domestique. J'ai pu manger une pomme de terre bouillie à goûter. Je n'avais rien pris ces deux jours, que notre eau de riz que notre brave nègre nous apporte fidèlement une heure avant chaque repas. Ce qui me confond, c'est que j'ai encore joliment de lait quoique je ne mange rien; avec celui de la chèvre nous en avons amplement. Lorsqu'il fait beau temps, la chèvre donne davantage, et je partage avec les Gouffon. Nos pauvres

amis ont été bien malades, mais ils disent aussi comme nous que ce ne serait encore rien si l'on n'avait pas de petits enfants. Leur petite n'est pas tant bien. Je pense souvent à nos amis Buffat. Je me dis souvent comment feront-ils, surtout si personne ici ne les accompagne, à moins que leurs enfants ne soient assez raisonnables pour se tenir sur leurs lits. Quant à nous, ce n'est qu'Adèle qui nous a donné de la peine. Louisa et Emma n'ont pas eu un instant le mal. Léon et Albert vont se coucher dès que le malaise les prend; mais grâce à Dieu la nuit a été très bonne, et ce matin c'est une vraie résurrection. Chacun est mieux.

11 heures. Je vous ai quittée, chère amie, pour nous réunir. Je sens que le Seigneur est le même ici qu'à Lausanne. Il m'est encore plus précieux ici. Je sens davantage le besoin que j'ai de lui et tout le bien qu'il m'a fait. Le vent s'est relevé; nous recommençons à balloter sans être bien malade. On est mal à son aise, l'on n'a point de courage. Nous avons vu des souffleurs; ce sont de gros poissons qui font jaillir un peu d'eau; chacun courait sur les bords.

Lundi à 11 heures (15 mai). Nous avons un vent violent, le roulis est très fort, il pleut, on gèle dehors et dedans l'on prend mal. Nous sommes entassés dans notre entrée où l'on sent un peu d'air. Adèle, quoique encore bien mignonne, est un peu gringette. On ne peut pas bouger de sa place, et elle s'ennuie. Ah! ne me parlez pas de petits enfants sur mer; ils sont bien embarrassants. J'ai une douzaine de ... mouillés que je ne sais où mettre, et malgré tout cela je me trouve bienheureuse lorsque je me compare avec d'autres qui sont à l'entrepont. J'ai bien du linge et je puis tenir Adèle au sec, ce qui est beaucoup pour moi. Nos pauvres Gouffon sont toujours malades. Leur petite est bien mal; je ne serais pas étonnée qu'ils la perdissent, ce qui serait une vraie délivrance pour eux; mais je crois que l'épreuve leur serait bien sensible.

Mercredi, 9 heures (17 mai). Quelle journée nous

avons passée hier, bien chère amie. Le vent est devenu toujours plus violent, et toute la nuit le roulis a été si fort qu'il fallait se tenir aux bords du lit pour ne pas tomber. Adrien, qui n'avait pas besoin de se relever, s'est bien coté avec les planches. Je croyais à tout moment voir chavirer le berceau, quoiqu'il fut bien appuyé. Hier la mer était furieuse; c'étaient de vraies montagnes. A 8 heures nous avons eu un fort grain; c'est un fort coup de vent accompagné de grésil. La grande voile a été mise en lambeaux; ils n'avaient pas eu le temps de la ployer. Toute la matinée nous avons eu de ces grains; c'était terrible, et le monde tombait; on n'osait pas faire un pas. Nous avons du faire à tour avec Marianne, Adrien et moi, pour nous tenir assis par terre dans un angle pour pouvoir tenir Adèle sans danger sur les genoux. Tout dansait dans la chambre. Une énorme malle a roulé 3 ou 4 tours. Les nègres dont nous admirions la solidité ces jours passés, lorsque nous ne pouvions pas marcher, sont tous tombés. Hier un de nos Mr. français s'est déchiré ses pantalons du haut en bas en tombant; l'autre est tombé sur son visage; il a beaucoup saigné du nez et s'est fait une bonne écorchure. A dîner tout se renversait. On n'a point de soupe ces jours-là. Il fallait se cramponner à la table. C'était un vrai travail que de dîner. Mme Sterchi a eu trois fois son tabouret qui a culbuté; mais nous ce n'était encore rien; ce sont ces pauvres gens de l'entrepont qui ont une peine inouïe à cuire leur potage, et 2 ou 3 ont été renversés en sortant du feu. Une autre fois c'est une immense vague qui vient éteindre tout ce feu et inonder ceux qui font cuire. C'est encore admirable de voir comme ces pauvres gens supportent tout cela. Leurs provisions, leurs malles, tout roule par leurs chambres, et leur plancher est si glissant par toutes les choses grasses qui se sont renversées, que l'on n'ose pas y marcher; aussi sont-ils presque tous au lit; il n'y a que les plus courageux qui se lèvent pour cuire quelque chose. Aussi on ne saurait assez recommander à ceux qui veulent aller là de prendre beaucoup de fruits secs, de pommes ou poires sèches, parce qu'ils peuvent à la

rigueur avec cela se passer de cuire et les manger ainsi. Puis aussi qu'ils prennent des choses vite cuites, par exemple du ... , des vermicelles, petits ... , etc; avec des pommes de terre ils s'en tireront très bien. On a fait la bêtise d'acheter des petits pois, des cocolettes, de la choucroute, toutes des choses très longues à cuire; et comme on vous laisse à peine le temps de cuire, ils sont obligés de manger tout cela à moitié cuit, tandis que d'autres qui ont des ... et ce que je vous ai indiqué, se font d'excellentes soupes. Surtout du riz.

Depuis deux jours le vent est si violent qu'il est très difficile de faire du feu. Hier je trouvais que c'était bien pénible. Il me semblait impossible que nous ne chavirions pas. Le vaisseau était tellement penché qu'il me semblait toujours qu'il allait donner le tour. Je vous avoue que j'étais un peu inquiète et expliquez-moi pourquoi, puisque pour le chrétien la mort est un gain ? Adrien m'a lu le beau psaume 121 qui m'a fait du bien, grand Dieu. Le vent s'est un peu calmé vers le soir, et cette nuit nous avons bien dormi, quoiqu'encore bien ballottés.

Aujourd'hui il pleut, il fait froid, nous ne savons que faire de notre linge d'Adèle. Voilà 5 jours que nous ne pouvons rien sécher. Je suis bienheureuse d'en avoir beaucoup. Ce matin Marianne a savonné. Le cuisinier a eu la bonté de lui donner de l'eau chaude; mais nous ne savons pas où étendre. Hier j'ai encore été dans mon lit tout le temps que je n'ai pas tenu Adèle, et Marianne aussi. La petite Gouffon est beaucoup mieux. Voilà deux jours que la chèvre n'a point de lait. Nous faisons des soupes à Adèle; elle les mange très bien. Puis à dîner nous lui donnons des pommes de terre bouillies avec du fruit cuit. Il y en a presque tous les jours ou des poudings au riz qui sont très bons. Ils ont des pommes pelées et séchées entières qu'ils cuisent ainsi avec un bon sirop; c'est délicieux, et Adèle s'en régale avec une pomme de terre bouillie.

4 heures. Le vent est de nouveau très fort; nous balançons terriblement; il fait très froid. Tout ce que nous avons pris de chaud nous fait grand plaisir. Mon mari est dans sa pelisse. Le duvet, la couverture, tout nous fait plaisir. L'on a bien raison de dire qu'il faut prendre tout ce que l'on a de moins dommage pour mettre sur la mer où tout s'abîme. ... (une ligne illisible). On a peu d'eau et les enfants surtout sont horriblement sales. Ajoutez à cela que l'on est comme des machines, n'ayant de courage et d'entrain pour rien. Depuis les deux premiers jours je n'ai pas retouché mon ouvrage; il me serait impossible de le prendre. Le fort balancement que nous avons nous donne un malaise indéfinissable. La mer est toute en montagne. Ce matin nous avons eu un grain. Tout à coup nous voyons le capitaine, le second et tous les matelots sauter aux voiles en criant comme des aigles; nous ne savions pas ce qui arrivait. Puis, au même moment, un bruit sourd suivi d'un vent terrible. C'était très curieux de voir manœuvrer ces matelots; ils allaient comme des essaims au-dessus des mâts. Une vague est venue asperger une quantité de personnes en passant sur le pont. Ici elles passaient sur la dunette; tous nos lits ont été mouillés. Je vous quitte pour aller sur mon lit, je sens le coeur qui me branle. Vous me pardonnerez la monotonie de ce petit journal, mais c'est tout ce dont je suis capable. On entend de grands éclats; c'est une vague qui vient d'inonder tout un monde. J'oubliais de vous dire que mon Adèle est toujours toute mignonne. Louisa et Emma sont toujours parfaitement, et elles n'ont pas eu un instant le mal.

Jeudi 18. Ah! chère amie, je commence à trouver le temps bien long. Sans être bien malade, je ne suis capable de rien. Je ne puis rien manger. Il n'y a que mon Adèle qui soit capable de me faire bouger. Nous avons toujours un roulis abominable; je crois que c'est ce qui nous rend si mal à notre aise. Cette nuit nous avons eu un fort grain. Le vent, le capitaine, les deux officiers et les matelots faisaient un tel vacarme

que j'ai vraiment cru que nous étions perdus. Chacun s'est levé. Mais l'on avait eu le temps de ployer toutes les voiles; il n'y a point eu de mal; mais c'était un carillon épouvantable, et figurez-vous que pas un des enfants ne s'est réveillé, et ils dormaient comme des bienheureux. Le capitaine et les officiers criaient à s'égosiller, et le vent faisait un bruit si lugubre que je vous assure que le coeur me battait bien fort. Oh! non, il ne fait pas beau être sur la mer, et si l'on n'avait pas le sentiment de la présence de Dieu et de sa grande puissance, car il peut d'un mot apaiser la tempête, l'on serait bien malheureux. C'est surtout la sainte connaissance de son amour qui nous réjouit en pensant que nous avons un sauveur, que nous n'avons rien à craindre et que s'il nous appelle à lui, malgré toutes nos misères, il nous recevra en grâce. Cette pensée m'a beaucoup réjouie ces jours. Je demande à Dieu qu'il augmente ma foi si faible. J'aimerais tant n'avoir aucune inquiétude, sentir le seigneur toujours là, près de moi, me disant ne crains rien. Que notre Dieu nous soit point...

4 heures. On vient de rencontrer un navire. J'ai vite préparé une lettre pour ma belle-mère, n'ayant pu que commencer à vous copier ce petit journal; mais le vaisseau était trop loin, on s'est contenté de se saluer avec les pavillons. Cela nous a fait plaisir de voir ce navire. Il y avait si longtemps que l'on n'avait rien vu. Je vous quitte, chère amie, pour aller sur mon lit. J'ai trop mal au coeur, le roulis nous tourmente. Heureusement que Marianne est bien.

Vendredi 19 (mai). Toujours la même chose, incapable de rien faire. C'est une vie désolante. Nous eu calme et pluie toute la journée. Le capitaine est tout capot, on n'avance pas. Nous avons un navire tout près de nous. Le capitaine dit que c'est un navire qui vient d'Angleterre et va à Québec.

Dimanche 21 (mai). Ah! chère amie, il faudra que nous soyons bien mal en Amérique pour me décider à me

réambarquer. Nous venons de passer deux bien tristes journées. Le vent et le roulis sont si forts que c'est horrible. Tout dance par la chambre; il faut se tenir dans son lit pour ne pas tomber. Nous avons eu cette nuit un violent grain. La grande voile, que l'on a pas eu le temps de carguer, a été mise en mille morceaux; elle faisait des craquements épouvantables, et nous étions tellement balancés qu'il me paraissait impossible que le navire ne finisse pas par chavirer. J'ai été très mal à mon aise ces deux jours, n'ayant pas même le courage de me coucher; je ne faisais que de me jeter sur mon lit. Le capitaine est tout content. Le vent est fort et nous avançons beaucoup. Vous ne pourriez croire, chère amie, quelle douceur j'éprouvais aujourd'hui en pensant que nos frères et soeurs priaient pour nous. Oh! oui, la communion des frères et soeurs est bien précieuse. Nous avons eu notre culte ce matin, mais le roulis était si fort que cela distraisait.

Lundi (22 mai). Toujours la même chose; un roulis si fort que nous ne savons que faire. Voilà trois nuits que nous passons presque blanches. Tout se renverse, même nos pots de cuvette qui sont dans une planche percée exprès pour les retenir. De dix heures à minuit nous avons eu une forte bourrasque. Grâce à Dieu il n'y a point eu de mal. Le capitaine qui l'avait prévue avait fait ployer toutes les voiles. Il est tout capot. Nous n'avancons pas, le vent est mauvais. Il nous a dit hier soir qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu autant de peine à passer ces parages. Il espérait arriver aujourd'hui aux bancs de Terre Neuve, et nous en sommes encore bien loin. Il nous a dit qu'il espérait que les vents changeraient depuis le 25, jour, je crois, de la pleine lune. L'on commence à faire la conversation. Adrien s'en tire du mieux qu'il peut, aidé du dictionnaire. Puis Jean Gaudin et Mr. Chevalier qui parlent un peu servent d'interprètes. Notre capitaine paraît un charmant homme; tout l'équipage l'aime beaucoup. Il y a un moment que

les Hollandais cherchaient à lui faire comprendre qu'on les repoussait toujours aux cuisines, et qu'ils ne pouvaient pas cuire. Le capitaine ne les comprenait pas; il a fait venir Jean Gaudin qui lui a expliqué ce qui en était, en ajoutant que c'était à cause de leur malpropreté que personne ne voulait cuire en même temps qu'eux. Tout de suite le capitaine leur a fait porter leur potage à la grande cuisine et le leur a fait cuire.

Ce matin il y a eu toute une scène. Un matelot a été enivré par un passager de l'entrepont (il est défendu aux matelots de ne boire ni vin ni liqueur) et il n'a pas pu manoeuvrer. Le second a voulu le gronder, et comme il n'est pas aimé, le matelot faisait le geste de prendre son couteau (qu'ils ont toujours pendus à leur ceinture). On est venu appeler le capitaine qui a fait lever Adrien et Mr. Sterchi et les a priés de descendre avec lui pour lui servir d'interprète. Monsieur Sterchi pour l'Allemand, et Adrien pour l'Anglais. Il y eu explications sur explications, et cela a fini par une sévère défense du capitaine de ne rien donner à boire aux matelots. Il a dit aux passagers qu'il pouvait les faire punir à New-York, qu'il y avait des lois pour cela, que d'ailleurs ils devaient être tous intéressés comme lui à ce que les matelots puissent bien manoeuvrer s'ils ne voulaient pas chavirer. Personne n'a voulu dénoncer le coupable, mais ils ont promis de surveiller afin que cela n'arrive plus.

Nos Gouffon sont toujours malades; ils n'ont point d'énergie; ils ne bougent pas de leurs lits où ils s'affaiblissent. Leur petite est bien, ainsi que mon Adèle. Hier le capitaine m'a fait compliment sur sa gentillesse. Il est vrai qu'elle est toute mignonne; on ne l'entend pas, et pourtant voilà 10 jours qu'on ne la change pour ainsi dire pas d'une place, parce qu'il est très difficile de marcher en la portant. Hier le petit Sterchi est tombé et s'est abîmé la figure. Depuis les premiers jours il n'y a pas eu moyen de remonter sur la dunette; le temps a toujours été mauvais.

Mardi, 5 heures (23 mai). Grâce à Dieu, chère amie, nous sommes un peu mieux. Le temps est plus calme, nous roulons beaucoup moins, mais notre capitaine est tout capot, nous n'avancions pas. Nous avons croisé deux bâtiments, mais à une grande distance. J'ai repris un peu de courage. Ce matin je me suis occupé à remettre en ordre mon coffre où étaient mes petites provisions à ouvrage. Il avait culbuté deux ou trois fois par la chambre; tout était pêle mêle. Et rien que pour avoir fait cela, j'ai repris un bon mal de coeur et j'ai dû me remettre sur mon lit. C'est un malaise qui vous ôte jusqu'à la faculté de penser. On est vraiment comme des machines. Cependant je puis bien dire que je pense à toute la bonté de Dieu pour nous. Nos enfants sont parfaitement; Adrien aussi; il n'a point eu le mal de mer et sa gorge va beaucoup mieux. Il peut lire et chanter sans en être le moins du monde fatigué. Et une des grâces de Dieu que j'apprécie encore je crois plus que toutes les autres, c'est d'avoir Marianne qui est très bien; elle n'a été malade que deux jours; elle est toute gentille. Rosine de Mme Sterchi est toujours malade depuis la première heure; elle n'a pas encore pu rendre le plus léger service à Mme Sterchi. Au contraire, il faut la servir comme un enfant. Nous avons nos Gouffon qui nous chagrinent; ils n'ont point de courage. Pendant que je vous écris, le vent se lève et le roulis recommence. Gare cette nuit. Le temps est noir.

Mercredi (24 mai). Comme je le craignais, nous avons eu une bien mauvaise nuit. Un vent épouvantable. Tout craquait. Un roulis si fort que deux fois j'ai vraiment cru que nous tournions. Je ne me suis couchée que lorsque le jour a percé; aussi je n'en puis plus. Voilà cinq mauvaises nuits que nous passons. Je plaignais de tout mon coeur le capitaine et les matelots qui, toute la nuit, par une pluie battante, ont dû se tenir sur le pont. Ils ont une vie bien pénible. Voilà cinq nuits qu'ils ne se reposent pas. Pendant ces mauvaises nuits j'ai eu plus d'une fois le coeur comme fondu d'angoisse. J'ai bien besoin du secours de Dieu. Cette nuit il m'a

fait du bien. Je sentais qu'il était là, et ce passage me revenait sans cesse: "C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon". J'ai bien besoin qu'il augmente ma foi. J'espère qu'il le fera. Je sais qu'il est fidèle et qu'il a promis d'achever l'oeuvre qu'il a commencée.

Nous venons d'avoir une triste nouvelle; une femme de l'entrepont est, dit-on, couverte de petite vérole. Le capitaine est tout de suite descendu et est remonté, nous disant que c'était bien vrai. Il lui a préparé un remède. Il a toute une pharmacie. Et il a recommandé que personne ne l'approche, que son mari qui la soigne. Cette nouvelle a un peu répandu de la consternation. Tous nos amis de l'entrepont sont tout inquiets; lors même qu'ils sont séparés, ils doivent passer près d'elle pour sortir. Et moi je vous assure que ce n'est qu'en regardant à Dieu que je suis tranquille avec mon Adèle qui n'est pas vaccinée. Le capitaine m'a recommandé de ne plus la sortir de la chambre à manger. On a défendu aux enfants d'aller sur le pont d'en bas, et comme il n'y a pas moyen d'aller sur la dunette à cause du vent, c'est une grande privation.

Jeudi, 10 heures (25 mai). Ah! grâce à Dieu, chère amie, nous avons passé une bien meilleure nuit, quoique le vent fut encore très fort; mais il nous poussait dans la bonne direction et nous n'avions pas besoin de couper la vague. Le temps est superbe, mais très froid. Nous nous tenons ici, dans la chambre. On s'attend à rencontrer des glaces aujourd'hui. Adrien commence à avoir de longues conversations avec le capitaine qui nous amuse beaucoup. Il ne voit rien de beau et de bon que ce qui vient en Amérique. Il voudrait que nous allassions nous établir au Texas. Il dit que c'est là qu'il irait. Sa maison est à Philadelphie où il a sa femme et une fille de 5 ans, et son père, et sa mère. Il a deux frères aussi capitaines de vaisseau. Ce navire lui appartient de moitié avec un de ses frères. Il est vraiment charmant, d'une grande

bonté. Jamais on ne lui entend dire un mot plus haut que l'autre. Lorsqu'il parle aux matelots, c'est avec douceur. Il soigne les malades on ne peut mieux. Il descend à tout moment voir comment ils sont. C'est un homme calme. A table où nous sommes 18, il a soin de chacun. S'il y a quelque chose qui convienne à Adèle, il m'en sert à double, me disant: "pour l'enfant". Nous avons été frappés du peu de vin qu'il boit, ainsi que les deux officiers; pas un doigt chacun. Il nous a dit qu'en Amérique on ne buvait pas de vin, et qu'un homme qui en boirait un verre par jour serait perdu de réputation. Et qu'en ne permettant pas à l'équipage d'en boire, eux ne devaient pas en prendre non plus. Il a dit à ces Mrs qu'ils payeraient un droit très fort pour leur vin, ce qui a décidé Adrien à ouvrir sa caisse qu'il avait prise pour boire sur le vaisseau, ne sachant pas que nous aurions tous les jours du très bon bordeaux. Il a voulu le faire goûter au capitaine qui ne l'a pas trouvé bon; il n'aime pas le vin blanc. Il nous a dit qu'à New-York nous aurions de l'excellent bordeaux; pour 10 francs de Suisse 12 bouteilles. Adrien s'est bien félicité d'avoir ouvert sa caisse; sur 21 bouteilles, il y en avait 10 de cassées; il paraît que le crin n'est pas bon pour emballer les bouteilles. Mr. Sterchi ne veut pas ouvrir la sienne; il aime mieux payer les droits. Le capitaine nous a dit que tout ce qui était effets personnels ne payait rien, mais ce qui est marchandise. Pendant que j'y pense, dites aux personnes qui tiennent à avoir du chocolat, de l'acheter à Lausanne. Mr. Sterchi en a acheté au Havre qui lui a coûté 17 batz; et il est très mauvais. Nous aurions pu en passer beaucoup plus. On nous a si peu visités aux douanes que je regrette de n'en avoir pas pris davantage. Les fruits secs coûtent comme à Lausanne. Le capitaine vient de nous faire voir les cadeaux qu'il porte à sa femme. Une charmante paire de bottines, et une robe de cachemire qu'il a achetée à Paris. Nous lui avons un peu demandé les prix de New-York, et il nous a dit que nous y trouverions toutes ces choses et pas plus chères qu'à Paris; mais il l'avait achetée là pour rapporter

quelque chose de son voyage. Il nous a dit que toutes les étoffes en soie étaient meilleur marché à New-York qu'à Paris, qu'elles venaient d'Angleterre et valaient infiniment mieux, que jamais il n'achèterait de soie en France. Et pour ses bottines, il nous a dit qu'on en trouverait des mêmes à New-York, et pas plus chères. Il nous a répété ce que l'on nous a déjà dit; que les émigrants emportent beaucoup trop de choses que l'on a tout aussi bon marché en Amérique. Cependant il dit que les habillements d'hommes sont plus chers à cause de la façon, mais pas ceux de femmes.

Dimanche (29 mai). Depuis jeudi, chère amie, nous avons passé une triste journée. Le beau n'a pas duré longtemps, et vendredi nous crûmes plusieurs fois que c'était fini, que nous allions tourner. Le passage de ce jour-là m'a été bien précieux toute la journée: "Il ne permettra point que ton pied soit ébranlé, celui qui te garde ne sommeillera point". Ce n'était absolument qu'en méditant sur toutes les belles promesses de Dieu que je pouvais n'être pas trop angoissée. Grâce à notre bon Père, vers le soir le vent s'est un peu apaisé, le roulis a été moins fort et nous avons passé une beaucoup meilleure nuit que nous ne le pensions. Le capitaine n'était pas content; ce violent vent nous poussait dans une mauvaise direction. Aujourd'hui tout le monde est content; nous avons passé une excellente nuit et fait un immense chemin. Les vents du nord que le capitaine attendait tous les jours se font enfin sentir, et nous marchons très fort et sans être ballottés, ce qui est bien agréable.

Depuis une heure nous sommes sur le grand banc de Terre Neuve attendu depuis huit jours. Il fait très froid. Nous n'avons point vu de glace, mais en revanche des masses d'oiseaux, d'énormes poissons. Chacun court à l'instant où sont de nouveaux cris annonçant quelque chose de nouveau à voir, et chacun se précipitait. Le capitaine rit de tout son coeur en voyant courir tout ce monde pour un poisson. Il est très content. Le vent est excellent et nous faisons trois lieues à l'heure.

Adrien et d'autres jeunes gens s'étaient préparé des lignes pour pêcher sur le banc, mais l'on va trop fort, ils ont dû y renoncer. J'ai profité un peu du calme pour lire un peu (par les jours de roulis l'on ne peut rien faire) dans les livres que mes bien chères soeurs m'ont donnés. Ils nous font l'un et l'autre bien plaisir. J'espère que vous avez aussi les mêmes. Vous ne sauriez croire, chère amie, combien m'est douce la pensée que dans ces jours bien des frères et soeurs se souviennent de nous devant le Seigneur. Nous nous sommes réunis à 9 heures et nous avons pensé que probablement c'était aussi l'heure de réunion pour plusieurs de nos amis. Je ne vous ai pas encore dit combien mes pensées se reportent auprès de tous ceux que nous avons laissés. Autant que possible je tâche d'éloigner toute pensée triste et de séparation, demandant à Dieu de fixer mes affections et mes regards vers lui et vers ce beau moment où nous serons tous réunis pour le louer et le bénir de tout son amour pour nous. Oh! qu'il sera beau ce jour où tous réunis nous jetterons nos couronnes au pied de l'Agneau; c'est la seule perspective qui puisse vraiment nous rendre joyeux.

Lundi matin (30 mai). Que le Seigneur est bon, chère amie. Nous ne pouvons que dire: "Mon âme bénit l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits". Nous avons passé une excellente nuit et fait un chemin immense. Nous avons quitté le banc de sable déjà cette nuit, et le capitaine nous avait dit que nous resterions deux jours pour le passer. Le vent est excellent. Il fait un soleil magnifique. Toutes les voiles sont tendues; il y en a 16. Les malades vont beaucoup mieux. La petite vérole ne paraît pas s'être propagée. On voit encore de nouvelles figures sortir de l'entrepont; des personnes qui ont toujours été malades et qui ont des figures lamentables. Nos Gouffon sont pourtant montés; ils sont joliment.

Nous avons porté Adèle sur la dunette pour lui faire sentir un peu l'air; elle est enfermée depuis bien des jours. Elle est toujours bien mignonne, quoiqu'elle ait

un peu mal pour les dents. Notre chèvre n'a plus de lait. J'y supplée en faisant à Adèle une petite soupe que je fais avec le lait de la table; c'est du lait conservé et n'est pas encore si mauvais. Adèle mange très bien ses soupes. Je lui en fait aussi au pain avec notre beurre que nous avons acheté et salé au Havre. Pensez un peu, chère amie, que nous avons eu hier un excellent rôti de veau, aussi frais que si on le sortait de la boucherie. Un autre jour nous avons eu un excellent bouilli. Ce sont des morceaux de viande conservés dans des boîtes de fer blanc. En sortant d'ici, je vous promets que nous serons rassasiés de volaille. Nous n'avons pas été deux jours sans en avoir. J'en ai par dessus les yeux, et pourtant elle est excellente aujourd'hui. Nous avons une magnifique oie et une poule en sauce blanche. Le capitaine s'est aperçu que nous n'aimions pas le poivre, et l'on n'en met plus; lui se contente d'en poudrer comme il faut tout ce qu'il mange.

Mardi (31 mai). C'est toujours le coeur plein de reconnaissance pour notre bon père que je viens vous dire tout notre bien être. C'est remarquable, chère amie, comme deux jours de calme vous remettent. On oublie tout à fait les mauvais moments par lesquels on a passé. Nous avons un temps magnifique, mais nous n'avancions pas. La mer est comme un miroir, elle est superbe, parfaitement comme notre lac par un beau jour. Je n'avais jamais cru qu'elle put être aussi calme. Bien que nous avons une bonne bise, le capitaine nous disait que nous pourrions arriver dans 5 jours, et nous étions tout réjouis. Aujourd'hui il dit que si ce calme dure nous resterons plus de 10 jours. Personne ne le sait, que Dieu; nous arriverons quand il le trouvera bon. Nous sommes toujours bien reconnaissants pour les bons moments qu'il nous accorde. Je suis tout étonnée de voir comme il faut peu de temps pour mettre la mer en montagne, et aussi le peu de temps qu'il faut pour la calmer. Le temps change d'un moment à l'autre. On ne peut pas compter sur

deux jours de même. Notre capitaine souffre beaucoup de douleurs de rhumatisme. Nous nous attachons tous les jours plus à lui. L'autre jour il a grondé un matelot, mais avec une douceur remarquable. Les matelots le chérissent. Ils disent qu'il est très bon marin et très bon capitaine. Il nous a beaucoup fait rire hier soir. D'abord il est très content d'Abrien; il trouve qu'il fait de grands progrès; il dit que dans 6 mois il parlera très bien anglais. A moi il me dit qu'il me faudra 3 ans. Il a déclaré à Mr. Sterchi et à Albert qu'ils ne l'apprendraient pas; ils ont, dit-il, la tête trop suisse.

On nous a dit qu'il y avait une jeune femme allemande qui attendait tous les jours d'accoucher. Adrien lui a demandé s'il le savait; il a dit que oui, que cela arrivait presque tous les voyages, des fois 2 ou 3, qu'alors il faisait appeler les garçons Hector, et les filles Hectorine. L'autre jour il nous a soutenu que nous ne garderions pas Marianne trois mois, qu'elle nous quitterait tout de suite pour un plus gros gage. Adrien a eu beau lui dire qu'elle ne tenait pas à l'argent, qu'elle était venue avec nous par attachement, qu'elle était comme un de nos enfants, etc.; il n'a rien voulu entendre et nous a dit que nous verrions qu'il avait raison, que l'argent allait avant tout pour les domestiques. Marianne était indignée. Alors le nègre maître d'hôtel qui faisait les cabines et qui avait tout entendu, lorsque le capitaine a été loin, est venu nous dire que non, que tous les domestiques n'étaient pas ainsi et que Marianne ne nous quitterait pas. Ce nègre est, nous croyons, un enfant de Dieu. Lorsqu'Adrien a dit au capitaine qu'il y avait un grand bien qui nous attachait Marianne, que c'était l'Évangile, le nègre a fait un signe pour dire qu'il comprenait, mais le capitaine n'a pas compris. Le nègre nous a dit qu'il était Wesleyan; il nous a montré sa carte d'admission. Dès les premiers jours je lui trouvais quelque chose de si sérieux et en même temps de bonté, qu'il nous frappa. L'autre jour les enfants jouaient avec des cartes, et il nous a dit que cela n'était pas bon.

Mercredi, 3 heures (1er juin). Nous révérons, chère amie, et bénissons le Seigneur qui nous envoie un temps magnifique avec un bon vent qui nous fait avancer rapidement et sans être ballottés. Nous sommes tous sur la dunette. Il y fait charmant. Nous avons un navire qui chemine à côté de nous. Il paraît suivre la même direction que nous. Les capitaines se sont donné la latitude. Il s'est approché tout près de nous, nous aurions pu reconnaître les personnes; c'était très joli. Maintenant nous l'avons devancé. Nous avons eu ce matin une triste cérémonie. Une de ces pauvres femmes hollandaises est morte cette nuit, et ce matin, à 8 heures, on a jeté son corps à la mer. Je n'ai pas assisté, mais Adrien m'a dit qu'on l'avait enveloppée d'un drap, attaché aux pieds un sac plein de pierres et on l'a glissée dans la mer. Le capitaine a demandé à Adrien s'il voulait faire une prière, mais il lui a répondu que personne ne comprenant le français, il ne pouvait pas la dire uniquement pour cette femme; je l'ai très bien compris. Ce n'était pas ce moment qui était solennel, mais bien celui où son âme allait paraître devant son Dieu; quant à son corps qui est moins que de la terre, puisque nous sommes ..., ce n'est plus rien. Ce n'est que hier au soir que l'on est venu dire au capitaine qu'il y avait une femme très malade. Il est tout de suite descendu et en remontant il nous a dit qu'elle ne passerait pas la nuit. Nous n'avons pu faire que prier pour cette âme, puisqu'on ne pouvait pas lui parler. Il y a encore un homme qui est très mal. On l'a saigné ce soir; il paraît un peu mieux, mais le capitaine ne croit pas qu'il se remette; il a une fausse pleurésie.

Notre Adèle a une petite crise pour les dents; elle est gringée et a la bouche brûlante. On voit que ce sont les gencives qui lui font bien mal; mais notre bon Père qui n'envoie jamais toutes les misères à la fois, par le beau temps qu'il nous envoie nous permet de la promener sur la dunette, ce qui la distrait et l'amuse.

Jeudi, 4 heures (2 juin). Ce que c'est que de nous, bien chère amie. Hier, lorsque je vous écrivais, nous étions tous parfaitement, et une demie heure après la mer a commencé à s'agiter, le vent s'est levé et le roulis est devenu si fort qu'à 7 heures nous étions tous plus malades que le premier jour. Un de ces Mrs. français, Mme Sterchi, Marianne et moi, nous étions sur nos lits, malades au possible. Toute la nuit nous avons eu ce roulis et le bruit des matelots qui toute la nuit ont du manoeuvrer. Le vent était violent. J'ai du rester toute la matinée au lit, ainsi que Mme Sterchi. Heureusement que Marianne était bien et qu'elle pouvait tenir Adèle qui, grâce à Dieu, est mieux. Ce qu'il y a de triste, c'est que chaque fois que nous sommes ainsi ballottés, c'est que le vent n'est pas bon. Le capitaine est tout capot. Nous avons un vent tout à fait contraire. C'est une chose incroyable que la variation du temps. D'une heure à l'autre on ne peut compter sur rien. Depuis que nous sommes sur le vaisseau, nous n'avons pas eu deux jours pleins de suite le même vent. Le capitaine n'est pas content. Nous avons encore eu ce matin la même triste cérémonie que hier. Cet homme qui était si malade est mort cette nuit, et ce matin l'on a jeté son corps. Comme il était catholique, nos curés ont fait leurs cérémonies. Les religieuses, avec plusieurs femmes catholiques, ont récité pendant longtemps des prières que personne ne comprenait, que c'est triste de voir autant de bigoterie. Nous avons un de ces curés avec lequel nous avons beaucoup de plaisir à causer. Je ne doute pas qu'il ne soit un enfant de Dieu. Nous ne discutons jamais avec, mais nous nous entretenons de la Parole de Dieu, et du bien qu'elle nous fait.

Samedi, 4 heures et demie (4 juin). Nous sommes tous un peu capots, chère amie. Voici deux jours que nous n'avancions pas du tout. Hier, toute la matinée, nous avons encore eu un vent bien pénible et qui nous a poussés tellement au nord que nous n'étions qu'à 12 lieues de la Nouvelle Ecosse. Nous avons du redescendre,

et en finale, après avoir beaucoup marché et été bien ballottés, nous n'avons de 24 heures avancé que de 12 lieues.

Aujourd'hui nous avons calme plat. Nous ne bougeons presque pas. Le capitaine est tout triste, et nous admirons qu'il ne soit pas de mauvaise humeur. Chaque jour lui coûte 160 francs de Suisse, et il y aura demain 8 jours qu'il espérait arriver dans la semaine, et nous n'avons pas fait la moitié du chemin qu'il restait à faire. Il nous montre chaque jour (à onze heures, lorsqu'ils prennent la latitude) sur une carte le chemin que nous avons fait. Aujourd'hui nous avons encore avancé moins que hier, mais au moins nous n'avons pas été ballottés.

4 pages de l'original du journal de Mme Chavannes manquent. Il s'agit donc de la période concernant les derniers jours de voyage sur mer, soit du 5 juin au 12 juin.

Lundi 29 juin, à bord du Southerner allant à Charleston. Bien des jours se sont écoulés depuis que je vous ai quittée, bien chère amie; mais nous vivions dans un tel état d'indécision que j'ai préféré attendre que quelque chose de positif fut décidé. Je vous quittai le dimanche 12 juin, bien impatiente d'être au lendemain pour enfin toucher la terre, mais nous passâmes tout le lundi, la plus triste journée possible. A cinq heures tout le monde était debout. Nous fîmes tous nos paquets, croyant partir tout de suite. Mais l'on nous dit que nous devions attendre qu'un bateau à vapeur vint pour nous remorquer. Figurez-vous que nous l'attendîmes tout le jour. Les nègres qui n'avaient pas compté nous faire dîner étaient aussi tout capots.

Les matelots s'impatientaient, et nous, avec toutes nos affaires cachées, regardant toujours si rien ne venait. A 7 heures on ne voyait encore rien, et nous dûmes, bon gré, mal gré, défaire nos paquets et nous décider à coucher encore cette nuit sur le navire.

Enfin, à 7 heures et demie arrive un bateau. Grande joie. On lève vite les amarres et à 8 heures et demie nous partons par un magnifique clair de lune. Nous nous établîmes sur le pont pour jouir du magnifique spectacle que nous avions de tous côtés. Nous regrettions beaucoup qu'il fit nuit, quoique la vue des illuminations fut magnifique.

A 10 heures nous entrâmes au port. Nous passâmes devant une telle quantité de vaisseaux que leurs mâts faisaient tout à fait l'effet d'une forêt de sapins; c'est prodigieux; le port du Havre n'est rien en comparaison de celui de New-York. Nous couchâmes à 11 heures, bien impatients d'être au lendemain.

De grand matin, mardi 13 juin (jour de naissance de Louisa qui avait 9 ans et d'Adèle qui avait huit mois ce jour-là - une heure avant de descendre nous lui sentîmes sa première dent, ce qui nous fit grand plaisir, ainsi, qu'au capitaine qui demandait souvent si elle avait une dent -) tout le monde était debout. Nous envoyâmes Léon et Marianne nous chercher du lait et nous nous régâlâmes à notre mode d'une bonne tasse de café. Le cuisinier était descendu la veille, l'on ne devait pas nous donner à déjeuner.

Nos Mrs. descendirent à 6 heures pour nous chercher un logement. Pendant leur absence nous fîmes faire la visite de nos malles, et à 10 heures nous mîmes enfin pied à terre le coeur plein de reconnaissance pour toute la bonté de notre Dieu. Mr. Schutz avait eu la bonté de nous indiquer une pension beaucoup moins chère qu'un hôtel où nous étions très bien pour 18 batz par jour. Nous n'avons pas trouvé que ce fut cher pour New-York.

Vous saviez que nous pensions ne rester que 4 jours; mais dès le lendemain ces Messieurs, dans les différentes visites qu'ils firent, reçurent tant de conseils

différents qu'ils décidèrent d'attendre un peu avant de nous emmener. Je ne pus autrement que d'y voir une direction bien particulière de Dieu pour laisser le temps à la femme Gouffon d'accoucher et de se remettre. Ce fut le jeudi matin (qui avait été fixé pour notre départ) qu'elle mit au monde un fils très heureusement; mais il paraît que l'enfant avait souffert et il mourut le 3ème jour.

M. Sterchi fut fort encouragé à aller visiter cette ligne de chemin de fer qui s'établit de New-York au Lac Erié, et je crois que s'il y entrevoit la possibilité d'y travailler comme arpenteur, comme son but est plus qu'à nous celui je crois de faire fortune, il serait fort possible qu'il s'y établisse. Comme Adrien était décidé à ne pas s'établir au nord, et que M. Sterchi n'était pas seul, mais accompagné de M. de Beausobre de Morges, Adrien le laissa aller.

Pour ne pas faire des frais inutiles, nous cherchâmes si, dans les environs de New-York, nous trouverions quelque chose de bon marché pour y rester. M. Sterchi, ne désirant pas emmener sa famille dans le Tennessee, avait la perspective de s'établir peut-être au nord. Nous ne trouvâmes que du trop cher. et je préférerais beaucoup accompagner Adrien à Wartburg où il veut passer quelques semaines où nous serons ensemble. Et s'il n'achète pas là, je puis aussi bien quitter Wartburg que New-York, et au moins nous ne serons pas à 200 lieues l'un de l'autre.

M. Sterchi partit le mercredi, et comme il ne savait pas du tout le temps qu'il resterait, nous nous décidâmes à partir sans lui. La femme Gouffon étant très bien, nous aurions désiré partir au plus vite de New-York où nous souffrîmes horriblement de la chaleur et perdions notre temps. Mais M. Gerdin qui arriva de Wartburg trois jours après notre arrivée, et qui n'avait mis que six jours par Charleston, nous engagea tout à fait à prendre cette direction plutôt que l'autre pour laquelle il faut 3 semaines; et malgré toute ma répugnance à me rembarquer, lorsque je l'entendis nous dire

tous les avantages que nous aurions par cette route, nous nous décidâmes à suivre ses conseils. Mais nous dûmes attendre le départ du paquebot qui ne partait que samedi.

Nous sommes restés 12 jours à New-York qui m'ont paru bien longs, quoique ce fut une belle ville, très grande; elle a ... habitants. Je l'ai fort peu vue. J'étais très échauffée et je préférerais rester à la maison. Je n'ai parcouru que Broklyn, petite ville de 60 mille âmes qui forme un des faubourgs de New-York dont il est séparé par l'Hudson que l'on traverse en bateau à vapeur. Il y en a plusieurs qui font le service d'omnibus. Ils partent toutes les deux minutes, et pour 2 sous vous traversez. Ils ne tournent jamais, et pas plutôt arrivés, ils retournent en allant en arrière. Et ce qu'il y a de commode, c'est que vous pouvez faire 10 fois de suite la traversée, si vous ne descendez pas, vous ne payez rien de plus. C'est aussi là que l'on envoie promener les enfants avec leurs bonnes. L'air de la mer étant très sain, les médecins ordonnent cela pour la santé des enfants. Ils montent le matin de bonne heure, prennent quelques provisions, et restent dessus aussi longtemps qu'ils veulent, tout le jour si cela leur fait plaisir, pour leur deux sous par personne. Mais si vous descendez, ne fut-ce que pour boire un verre d'eau, vous payez en rentrant. On paye chaque fois que l'on entre, mais une fois dessus, vous pouvez aller et venir 50 fois sans rien payer si vous ne descendez pas; aussi y voit-on une quantité d'enfants et de bonnes.

C'est à Broklyn que demeurent Mrs. Decoppet, Merle, Boiceau, Mayor, Collomb, enfin tous les Suisses que nous connaissons et auxquels nous avons dû aller faire visite. Ayant été invitée chez la plupart, mais comme vous connaissez mes goûts, j'ai heureusement toujours pu refuser, donnant Adèle pour raison. Je n'ai accepté que chez Mme Dupuis pour passer la soirée avec Mme Bridel que j'ai eu beaucoup de plaisir à voir. Mme Dupuis est charmante et nous a reçus avec tant d'affabilité que je me suis trouvée très à mon aise. Elle avait invité quelques Suisses: Madame Boock Volf, amie de Mme Mellet, un

Mr. Cherbuliez de Genève et le jeune Boisat qui était chez Mr. Veillard. Ce cher Mr. Boisat a été rempli de bonté pour mes enfants. Il est venu chaque jour les chercher pour les mener promener, leur faisant voir tout ce qu'il y avait d'intéressant. Il les a menés baigner à la mer 2 fois. J'aurais voulu pouvoir lui témoigner de quelque manière ma reconnaissance, car sans lui les enfants se seraient beaucoup ennuyés; Adrien avait trop à faire pour les conduire.

Ce qui m'a le plus frappée à New-York, c'est qu'au milieu d'un luxe incroyable, ils ont des rues affreuses, sales, mal pavées où vous rencontrez très souvent des porcs qui se promènent. Il y a des larges trottoirs, mais sales aussi, encombrés de caisses, de tonneaux, etc. Mais alors c'est un mouvement incroyable. Il est vrai que je n'ai fait que traverser Paris, mais je trouve que ce n'est rien à côté de New-York. Les omnibus, les fiacres, les voitures particulières, les charrettes chargées de provisions qui parcourent les rues se croisent en tous sens. On se pousse, se heurte sans se rien dire. Ces Américains sont d'un calme! /nouï! Jamais une exclamation, ni un mot plus haut que l'autre. Au milieu de toute cette foule les dames vont toutes seules, même tard le soir. Il est vrai que l'on voit aussi clair que de jour. Mais l'on respecte tellement les dames, que jamais on ne leur dit rien. Mr. Décoppet nous disait que même les plus mauvais sujets avec une dame serait aussi poli que qui que ce fut, et ne se permettraient jamais la plus légère insulte. Ce que j'ai vu de plus laid, ce sont les négresses en robes et chapeaux blancs; elles sont affreuses. Il y en a beaucoup. Les hommes par contre sont en général tous bien. Vous rencontrez des Mrs. nègres qui ont très bonne façon.

Mme Dupuis habite une des plus belles rues; elle a 2 lieues de long, mais vous pouvez faire tout ce trajet en omnibus pour 2 sous. Que vous fassiez une 1/2 lieue, une lieue, 2 lieues, c'est la même chose. Chaque fois que vous montez, c'est 2 sous. Allez loin,

allez près, c'est la même chose. Ces omnibus vont toujours; vous faites signe d'arrêter, et l'on s'arrête; quand vous voulez descendre, vous tirez une courroie, on arrête et vous descendez; jamais le cocher ne descend de son siège.

Tous les jours vous entendez sonner 3 ou 4 fois le feu, personne ne bouge. Les pompiers seuls y vont, et même les gens passent à côté du feu sans s'arrêter. Toutes les nuits on entend sonner; mais les maisons sont si légèrement construites, qu'elles sont brûlées en l'air. Elles sont toutes en carron. Vous ne voyez pas une tapisserie; toutes les chambres sont gypsées, et avec cela des tapis partout, sur les corridors, les escaliers; vous n'apercevez pas une planche. Chez les riches, ce sont de magnifiques tapis, et chez les bourgeois des tapis de paille ou de toile cirée. Mais en général l'on a fort peu de meubles. Dans notre pension nous avions une petite table, une chaise par chambre. Vous ne voyez pas une armoire. Cela vient de ce que l'on a fort peu de linge dans toute l'Amérique; on lave dans chaque maison chaque semaine tout le linge; on ne fait jamais de lessive, et le linge est très blanc; comme cela ils n'ont besoin que de fort peu de linge, et je commence à trouver que nous en avons apporté la moitié trop. On ne trouverait pas des femmes pour laver des lessives. Ce sont toujours les domestiques qui lavent et ils ne comprennent pas que l'on puisse laisser du linge sale sans le laver. Ils trouvent cela fort mauvais. Ils vous mettent sur la table des nappes qui ont des trous comme la main. La première fois que nous avons vu cela, nous n'avons pas pu nous empêcher de sourire, mais c'était une nappe qui n'avait pas une place comme un mouchoir de poche sans trou.

J'ai fort peu joui de mon séjour à New-York à cause de la grande chaleur qui vous ôtait toute énergie. J'étais parfaitement comme vous écrivait votre amie de Florence. Assise sur une chaise sans rien faire, je transpirais tellement que je ne pouvais que m'essuyer les gouttes de transpiration. Ici, sur ce bateau, c'est la même chose, excepté le soir et le matin que nous avons un peu d'air. Nous sommes depuis samedi à 4 heures sur

ce magnifique bateau qui a plus de 60 lits. Tout l'intérieur est en bois d'acajou plaqué en argent. Nous avons trois lits par cabine, 2 femmes de chambre et 6 domestiques hommes pour servir à table des repas magnifiques. Une profusion qui fait mal au cœur. La seule chose dont nous jouissons, c'est d'avoir des oranges à discrétion. Chacun en donne à nos enfants qui en font une vraie cure, et nous avec.

Depuis que nous sommes en Amérique, nous n'avons vu et bu que de l'eau à la glace. Vous ne voyez pas une goutte de vin. Nous sommes avec 14 Mrs. qui tous boivent de l'eau. A New-York Mr. Sterchi un jour demanda trois verres de bière pour lui et ses enfants; ils en furent si étonnés qu'ils le firent dire trois fois avant de l'apporter.

Nous avons un temps magnifique, mais une chaleur insupportable. C'est surtout la nuit que nous souffrons le plus. Si ce n'était Adèle, je coucherais sur le pont. Je suis confuse de toute la bonté de notre Dieu pour nous qui maintient chacun en si bonne santé pendant un voyage aussi long et dans des climats aussi chauds. Notre Adèle est parfaitement bien; elle a deux dents. Toutes ses croûtes sont tombées, et depuis notre arrivée à New-York, nous la laissons sans bonnet. Elle a joliment de cheveux et est toute mignonne. Chacun nous fait compliment sur la bonne mine de nos enfants. Ici tout le monde est si pâle que chacun est étonné de leur voir de si bonnes joues rouges. Il est très heureux pour Emma que nous allions dans quelque endroit retiré, car on la regarde tant, chacun ici sur le bateau l'appelle, qu'elle serait bientôt remplie d'orgueil; je lui dis que c'est parce qu'elle est très rouge qu'on la regarde, car elle s'en aperçoit très bien.

Chattanooga, samedi 1er juillet. Quel voyage, chère amie. Que de choses curieuses nous voyons. Je voudrais pouvoir tout vous raconter, mais c'est impossible. C'est mardi, à sept heures du matin, que nous avons débarqué à Charleston. Le port était rempli de

nègres noirs comme du charbon. Ils nous tourmentaient pour porter nos effets, mais nous prîmes là un omnibus pour nous conduire directement au chemin de fer qui partait à 8 heures et demie. Nous avons traversé Charleston qui nous a paru être une charmante ville, bien plus jolie que New-York. De chaque côté de la rue sont de larges trottoirs avec de beaux arbres, de charmants jardins devant les maisons. C'est ville et campagne en même temps. Les maisons par ici sont toutes en bois peint, mais charmantes. Le capitaine avait bien raison de dire que lorsqu'Adrien aurait vu les maisons d'Amérique, qu'il ne penserait plus à suivre son plan. Ce sont des constructions tout à fait différentes des nôtres. Elles se rapprocheraient davantage des jolies fermes bernoises, mais enjolivées avec de charmant péristyles à colonnes garnies de verdure dont quelques-unes font tout le tour de la maison.

Nous n'eûmes que le temps de déjeuner dans un hôtel où nous avions, de chaque côté de la table, un nègre qui nous chassait les mouches avec une espèce de balai comme vous le pensez. Nos enfants et nous aussi avions beaucoup de peine à nous empêcher de rire.

Ce fut à 9 heures que nous partîmes par le chemin de fer. Nous trouvâmes de charmants wagons. Il y avait un petit salon avec deux canapés, une table avec de l'eau et des verres, et même un petit coin. Nous nous étabîmes là avec Adèle. Nous étions parfaitement. Une heure après le départ arriva une négresse avec des glaces dont elle trouva vite le débit, car il faisait excessivement chaud. Chacun s'en régala. Nous fûmes les seuls qui n'en mangèrent pas 2 ou 3. Nos Mrs. nous avaient promis de nous en faire manger à New-York, et je ne sais comment nous l'oubliâmes; aussi celles-ci nous firent-elles bien plaisir. Elles coûtent la même chose qu'à Lausanne. Ils les fabriquent tout en allant, car elle passa plus de 10 fois et toujours elle les débitait toutes.

Nous étions au milieu des forêts. De temps en temps on passait devant une ferme autoui de laquelle paissaient des vaches, chevaux, porcs, oies, poules, dindes, moutons.

Tout près étaient de grands champs de maïs, d'avoine, de blé, un peu de pomme de terre, et à chaque station on voyait de belles voitures attelées de deux chevaux conduites par des nègres qui venaient chercher ou amener de belles dames en grandes toilettes. Cela nous paraissait fort drôle, étant au milieu d'une forêt et ne voyant pas de maison; mais l'on nous a expliqué que c'était des personnes habitant des fermes plus éloignées. Avec ces voitures il y avait encore des chevaux sellés attachés aux arbres sur lesquels montaient les nègres lorsque les M^{rs}. voulaient conduire. Ces contrées-là sont pleines d'esclaves; mais plus nous avançons vers le nord et moins nous en trouvons. A chaque station il arrivait des négresses avec de grands cabarets sur leur tête chargés de lait de myrtille dont nous nous sommes régalé, de gâteaux, etc. Chacun faisait ses petites provisions parce que l'on ne devait descendre que le soir.

A 7 heures nous arrivâmes à Augusta, assez jolie ville où nous goûtâmes. Nos garçons trouvèrent un Français qui avait un magasin à côté de l'hôtel. Il habite l'Amérique depuis 10 ans et s'y trouve parfaitement.

A 9 heures nous reprîmes le chemin de fer. C'était un autre convoi. Là nous trouvâmes deux cabines à 2 lits. Nous en prîmes une pour Adrien, Adèle et moi, et nos enfants avec Marianne et le reste de la troupe dormirent sur leurs bancs qui étaient rembourrés et assez bons.

A 9 heures nous arrivâmes à Atlanta, petite ville où nous avons été bienheureux de nous reposer pendant 4 heures. J'ai pu avoir de l'eau tiède dans une seille dans laquelle je baignai Adèle. Cette chère petite se délectait, et moi aussi. En la voyant j'oubliai toute ma fatigue.

A une heure nous repartîmes. Je vous assure que je commençais à avoir la tête cassée, car nous allons si fort par moments, qu'il n'y a pas moyen de s'entendre, et la secousse était si forte que lorsqu'Adèle dormait sur mes genoux, il me fallait bien me tenir pour qu'elle ne tombe pas. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que l'on est très prudent. Chaque fois que nous passons

sur des ravins et que les voitures passaient tout au bord des échaffaudages, car ce ne sont pas des ponts, mais des poutres jetées sur des échaffaudages qui font peur, on arrête alors presque complètement et l'on va si lentement que c'est à peine si l'on bouge. L'organisation des chemins de fer dans ce pays est bien différente qu'en France. Les rails sont construits ici avec moins de soin. Il n'y a ni barrière, ni gardien, et le chemin traverse librement les villes et les villages. Cependant les accidents sont ici moins fréquents qu'en Europe, ce qui est particulièrement dû à la grande prudence des conducteurs des machines qui ralentissent le mouvement chaque fois qu'ils prévoient un obstacle ou traversent des localités difficiles. C'est très curieux de voir comment, avec leurs jets de vapeur et les mugissements de la machine, ils savent mettre en fuite les vaches ou bestiaux qui se trouvent fréquemment sur le chemin.

A 8 heures du soir nous arrivâmes à Dalton, mignonne petite ville où finit le chemin de fer; mais il se continue et viendra jusqu'à Chattanooga. Nous avons fait 135 lieues en deux jours et une nuit et avec bien des heures de repos, comme vous l'aurez vu. Là nous passâmes une bonne nuit, ce qui nous fit à tous grand bien. Dalton est le dernier endroit encore un peu confortable par où nous avons passé. Depuis là, vous voyez, toutes les femmes fument et crachent comme des hommes. Nous avons bien vu à New-York des négresses le faire, mais ici les Américaines comme les négresses fument tout le jour.

Tout le monde va à cheval, les dames, les enfants, et on va rarement à pied; je pense à cause de la chaleur. Vous voyez encore là de jolis équipages et quelques jolies maisons; mais ce qui m'a frappée, c'est qu'au milieu de beaucoup de luxe, vous ne voyez pas un jardin en ordre. De belles dames en robe de mousseline blanche à volant donnent la main à des enfants bien mis, mais qui n'ont ni bas, ni souliers. Vous avez de beaux tapis à vos lits, mais avec des grands trous. Les livres avec de beaux habits déchirés, des bottes fendues où l'on voit les bas au travers. Les dames américaines, je crois,

ne font rien du tout; elles passent leurs journées à s'éventer.

Depuis ici les communications deviennent plus difficiles. Il n'y a qu'une petite voiture qui fasse le service de la poste. Nous avons voulu prendre un omnibus pour nous conduire à Chattanooga, mais l'on nous demandait trop et nous avons pris une petite cariole à 6 places pour Adrien, la femme Gouffon, Marianne, les petits et moi. Le reste de la troupe, se composant de Mrs. Gaudin, Gouffon, un jeune Landry de Cossonay qui nous a rejoints au Havre, notre David, un Allemand qui s'est joint à nous à New-York. Nos deux garçons allaient à pied, suivant le wagon. A 10 heures nous partîmes et nous nous enfonçames de nouveau dans les forêts où nous trouvâmes des chemins affreux dont nous n'avons aucune idée dans notre pays. Mais nous avons admiré l'habileté de notre conducteur. Au commencement il nous semblait à chaque instant que nous allions verser, mais nos chevaux étaient si dociles qu'ils se laissaient conduire comme l'on voulait, et dans les plus mauvais chemins nous n'avions plus aucune crainte, seulement il fallait se tenir bien fort pour ne pas sauter dehors de la cariole qui était comme nos chars à l'allemande, à trois bancs, mais couvert avec des rideaux pour se garantir du soleil. Nous avons passé 5 ou 6 fois des petites rivières qui n'avaient point de pont. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre, les roues étaient toutes cachées. La première fois j'ai bien cru que nous resterions au milieu; mais lorsque j'ai vu comme nos chevaux nous sortaient, je n'ai plus eu aucune crainte.

De temps en temps nous rencontrions des porcs et des vaches, ce qui nous annonçait toujours une ferme. Mais la plupart étaient bien laides; c'étaient de petites cabanes en bois, avec un champ à côté, mais encore ces champs sont-ils pleins de troncs d'arbres qu'on laisse pousser et qui font un très vilain effet. C'étaient tous de nouveaux établissements, les anciens seuls n'ont plus de troncs. Mais dans toutes

ces localités qui ne sont habitées que depuis quelques années, on en voit partout.

A une heure de Riengold (?) notre conducteur nous arrêta devant une superbe ferme, une maison en bois délicieuse, toute dans la verdure, avec une charmante galerie toute garnie de vases de fleurs, des hortensias magnifiques. Des dames très élégantes se balançaient sur des chaises à berçoir comme il y en a partout ici. Un Monsieur sortit et vint vers nous. Il alla vite dans un beau verger abattre des pommes qu'il donna aux enfants; puis il envoya une négresse nous chercher de l'eau fraîche. En Amérique, lorsque l'on nous donne un verre d'eau bien fraîche, c'est comme si vous offriez un verre de sirop. Dans un hangar on voyait une belle voiture, des selles de femmes et d'hommes, et à quelques pas dans la forêt paissaient de belles vaches, des chevaux, outons, chèvres, oies, dindes, poules, porcs, etc... C'était charmant; nous fûmes très reconnaissant de l'accueil que nous fit ce Monsieur. Il est vrai que l'on est très hospitalier. A une autre ferme on nous donna du lait et l'on ne voulut point de paiement.

A 4 heures nous arrivâmes à Regaubt (?), petit village où nous trouvâmes un Français, ce qui nous fit grand plaisir. Nous le questionnâmes beaucoup sur ce pays. Il nous dit qu'il y avait 15 ans qu'il était en Amérique, qu'il s'y trouvait parfaitement. Lorsque je lui dis que je trouvais en général les Américains très paresseux, que l'on voyait partout des personnes causer, mais fort peu travailler, il me répondit: "c'est vrai, mais cela leur suffit. Ils ont tout ce qui leur faut, et cela leur suffit". Mais ce qui m'indigne, c'est que l'on ne voit pas un joli jardin. Ces paresseux, avec un peu de peine, auraient des habitations charmantes. Il nous dit qu'il y avait deux mois que l'on ne voyait là que 8 ou 10 maisons, maintenant il y en a une trentaine, et beaucoup en construction. Le chemin de fer passera tout près de là, ce qui y amènera beaucoup de monde. Il nous engageait beaucoup à acheter là où le terrain est très bon. Mais il y fait trop chaud; c'est encore trop au midi. On nous offrait du terrain à très

bon marché, mais rien n'est encore cultivé, tout est en forêts dans ce pays. Le bétail ne donne aucune peine, les bêtes sont jour et nuit dans la forêt; chaque soir les vaches reviennent se faire traire et retournent dans les bois. Cet endroit est le plus rustique par lequel nous avons passé. A l'auberge nous n'avons point de fenêtres, des contrevents et voilà tout. Nous eûmes pour toute notre bande une chambre et un cabinet où les femmes se couchèrent comme elles purent, et dans la chambre tous les hommes, les uns par terre, les autres sur les lits.

Nous repartîmes le lendemain à 8 heures et arrivâmes ici à 3 heures. Nous espérions pouvoir prendre le bateau à vapeur le même jour, mais il avait passé le matin, et jugez de notre capotise lorsque l'on nous dit que nous devrions l'attendre 4 jours. Mais mon cher mari me ferma la bouche en me disant: "nous n'y pouvons rien, c'est la volonté de Dieu". Comme cela il nous faut être content; nous sommes très bien, mais il me tarde d'être casée à quelque'endroit.

Wartburg, vendredi 14 juillet. Dieu soit mille fois béni, bien chère amie. Nous voici enfin casés au moins pour quelque temps. C'est vendredi 7 juillet que nous sommes arrivés là. Nous sommes partis le mardi 4 de Chattanooga sur un mauvais bateau à vapeur. Les machines étaient bonnes, mais la carcasse ne valait rien. Nous voyions sous nos pieds, entre les planches, les feux des machines. Il faisait une chaleur à ne pas savoir que devenir. L'on nous avait dit que nous mettrions 15 heures pour arriver à destination et que nous y serions le lendemain mercredi à 6 heures du matin. Et au lieu de cela nous en avons mis 32; il est vrai que les eaux avaient baissé et que l'on risquait de s'ensabler à tout moment; alors ils allaient très doucement. Mais la seconde nuit nous fûmes ensablés pendant une demie heure. Je crus bien que l'on allait faire sauter les machines pour le sortir de là; mais à force de peine, on parvint à le sortir de là, et à 6 heures nous débarquâmes près de Kingston.

Nous déjeûnâmes là dans une ferme, et à 9 heures nous partîmes pour Kingston qui est à $3/4$ d'heure. Adrien, qui était allé le premier chercher un char, trouva le frère d'un Mr. dont nous avions fait la connaissance à Chattanooga qui lui offrit tout de suite son char avec lequel il vint me chercher avec les petites, et le reste de la troupe vint à pied. Nous espérions partir le même jour pour Wartburg, mais nous ne pûmes point avoir de char, que pour le lendemain. Nous visitâmes un peu Kingston qui nous plût beaucoup. C'est un charmant endroit. J'eus un moment l'idée d'y rester et de laisser Adrien monter seul à Wartburg, mais nous ne trouvâmes pas de maison où je pus me mettre à mon ménage. Nous partîmes donc le vendredi matin et arrivâmes ici à 7 heures. Nous fûmes très désagréablement surpris en voyant cet endroit; deux ou 3 maisons constituent tout le village. Le pays est assez joli, mais peu fertile. Nous étions tous un peu capots. Le directeur de la colonie nous reçut on ne peut mieux, mais nous ne lui cachâmes pas notre étonnement et le peu de probabilité que nous restions ici. Comme on lui avait écrit depuis New-York, il nous avait déjà cherché un logement, et le lendemain, samedi, il nous y conduisit. Le pays nous parut déjà plus joli. Il y a de charmants points de vue, un très bon air; c'est tout à fait la montagne.

A 20 minutes de Wartburg il nous fit entrer dans une jolie ferme habitée par une famille allemande où nous pouvions avoir 3 chambres en bas, et une grande au gâletas. L'on nous a demandé 4 dollars par mois. Nous nous décidâmes à prendre cela et dûmes que nous viendrions le lundi.

Le dimanche nous fûmes la connaissance d'un baron allemand et sa femme qui sont établis à 2 lieues d'ici depuis 6 mois. Ils se trouvent, disent-ils, fort bien. Ils ont une immense ferme de 1500 acres; l'acre est un peu moins que la pose de chez nous. Ils ont pris chez eux le jeune Landry; ils n'avaient point de domestique homme, seulement une femme. C'était Monsieur et les fils qui faisaient tout. Ils nous ont beaucoup engagés à rester, mais nous leur avons dit que nous ne voulions pas

nous presser, mais voir.

Le lundi matin nous vîmes ici où nous trouvâmes les 4 murs dans chaque chambre. Comme nous sommes chez un homme très intelligent qui a bâti sa maison tout seul, qui a un banc de menuisier et tous les outils, nous commençâmes par le prier de nous clouer deux planches à deux angles dans lesquelles nous mîmes un peu de foin, et voilà nos lits organisés. Le lendemain on alla acheter 6 planches avec lesquelles notre David qui est très adroit, nous fit une grande table - 2 planches un peu rabotées clouées ensemble avec 4 pieds - puis 2 bancs, des tabourets, et nous voilà montés comme des princes. Nous nous asseyons sur nos malles qui garnissent le tour de la chambre. Je suis dans la grande chambre. Dans un cabinet à côté est Marianne et les petites. Dans la troisième chambre les Gouffon, et au galetas nos garçons, David et Mr. Gaudin auquel j'ai offert de venir partager la modeste chambre du galetas qui est comme nos chambres, mais sans fenêtre.

La cuisine se fait en plein air. On suspend les marmites à une perche posée sur deux plots et nous faisons à tour avec les voisins. On nous a prêté un fourneau en fer pour pouvoir cuire notre pain à la mode du pays. Il y a bien un boulanger, mais il nous revient beaucoup meilleur marché. On le fait moitié gros blé, moitié froment. La livre de gros blé coûte un sous, et celle de froment 3 sous (pour que vous sachiez ce que cela fait de notre argent, je vous dirais que la pièce de 5 francs de France vaut ici 95 sous, et le dollars 100 sous). Je paie une poule 8 sous, la livre de boeuf ou mouton 3 sous, 2 oeufs pour un sous. La vie n'est pas chère et nous faisons notre petit ménage à très bon compte. Mais il y a de certaines choses très chères; d'abord on ne sait pas ce que c'est que le chocolat; on n'en voit point, il m'en reste 3 livres qui nous feront bien plaisir et que je soigne comme de l'or. Le riz coûte 12 sous, le café 12 sous, le sucre roux 12 sous, le blanc en pain 20 sous la livre.

Je me trouve parfaitement bien, toute heureuse d'avoir un chez moi. Il me semble que je suis à Corbèriez. Nous nous sommes bien raccomodés avec l'endroit, mais il est trop éloigné de toute ville. Les communications sont très difficiles à cause des mauvais chemins. C'est charmant pour y venir passer 3 mois d'été, mais c'est tout. Nous croyons toujours moins de nous y fixer. Kingston nous plaît infiniment mieux. Un Mr. de cette ville est venu offrir à Adrien plusieurs fermes qui sont à vendre et il se propose d'y descendre au premier jour pour les voir.

Samedi à 2 heures (15 juillet). Mr. Sterchi vient d'arriver avec Mr. Bouquerd. Ces Messieurs ont éprouvé les mêmes choses que nous; ils ont trouvé Kingston charmant et paraissent décidés à ne pas rester ici. Ils pensent aller visiter les environs de Cumberland et revenir à Kingston s'ils ne trouvent rien qui leur plaise mieux. Adrien les accompagnera. Mr. Sterchi et ses enfants est resté en pension à New-York. Moi je me félicite tous les jours plus d'être venue ici. Nous avons trouvé un médecin anglais qui donne 4 fois par semaine des leçons d'anglais à nos garçons. On ne se fait pas une idée de toutes les difficultés que l'on rencontre lorsque l'on ne connaît pas la langue. Adrien et Léon ont été trop heureux d'en savoir un peu, sans cela je ne sais pas ce que nous aurions fait. Pour quant à moi, je ne l'apprendrai jamais. Je n'ai appris à demander que les choses qui étaient nécessaires pour Adèle. Cette chère petite est si bien; elle a 4 dents. Son petit char nous fait le plus grand plaisir; elle s'y tient de grands moments et ses soeurs s'amuse à la promener. Nos garçons nous coupent tout notre bois que l'on va prendre sans qu'il vous coûte rien; on nous remercie même parce que c'est autant de débarrassé; les forêts sont pleines de bois mort. On nous offre des fermes en masse. Un Mr. allemand qui est arrivé il y a 15 jours en a acheté une il y a 4 jours. Cette a 600 acres, 6 chevaux, 10 vaches, 30 cochons, des poules, oies, de grands bâtiments. Il a payé cela 900 dollars, mais

c'est une immense ferme. On nous offrait bien une ferme de 400 acres avec une petite partie cultivée pour 400 dollars. Nous regardons tout, mais nous sommes toujours plus décidés à ne pas nous presser. L'on est tant attrapé, on peut si peu se fier à ce que l'on vous dit que j'engageai mon mari à prendre une ferme à ferme pour pour une année, parce que l'on ferait bien connaissance avec le pays dans toutes les saisons, avec les coutumes du pays, et si l'on ne se trouvait pas bien dans cet endroit, l'on serait libre de changer. J'en ai parlé à Mr. Sterchi qui dit que ce serait peut-être beaucoup mieux. L'on nous a déjà offert une ferme ainsi, mais elle ne nous conviendrait pas, et nous voudrions prendre une ferme qui nous plût et où nous penserions pouvoir rester si elle nous conviendrait. Ce qui nous embarrasse pour cela, c'est une lettre que Mr. Sterchi nous a apportée; ce sont les Truan qui nous annoncent qu'ils partent au commencement d'août; ils arriveront donc au commencement d'octobre et il nous faudrait avoir acheté. Enfin nous ne savons pas du tout ce que nous ferons; nous désirons nous laisser conduire par le Seigneur qui nous a tant aidés jusqu'à ce jour et qui, j'en suis sûre, ne veut pas nous laisser maintenant.

Tout ce voyage me paraît un rêve, et je ne doute pas qu'une fois bien établie chez moi, je ne me trouve très bien. Cette vie de campagne me plaît beaucoup. Il y aura toujours le vide des parents et des amis qui est immense; mais étant en famille, nous pourrions encore être heureux, surtout si nous sentons le Seigneur avec nous. Lorsque je sens quelquefois mon cœur se gonfler, je me dis: "tu es une ingratitude; le Seigneur qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et qui m'accorde tant de douceur, comment mon cœur ne serait-il pas reconnaissant?" Puis je me dis: "qu'est-ce que cette vie?" Je repense à ce beau passage que ma chère Mme Guignard m'a écrit et il me console. Encore un peu de temps; très peu de temps, et celui qui doit venir arrivera. Ceux qui sont morts en Christ ressusciteront

premièrement, et nous les vivants qui seront sur la terre, nous serons enlevés avec eux dans les nuées à la ... du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres par ces paroles (Thess. 4, v. 17, 18).

J'aurais voulu vous envoyer ce long barbouillage les premiers jours, mais j'ai eu tant à faire; il nous a fallu tout sortir de nos malles qui avaient été mouillées sur le bateau à vapeur. Heureusement il n'y a point eu de mal. Puis nous avons beaucoup de linge à laver, et ce sera très long, parce qu'ici l'on ne peut faire que de toutes petites lessives; ils n'ont ni tonneaux, ni rien blanchissant. Toutes les semaines l'on a pu, et l'on cuit tout dans une grande marmite. C'est bien en mettant tout amour propre de côté et comptant sur votre indulgence et celle de nos parents que j'ose vous envoyer cette horreur de journal que je n'ai pas même le courage de relire. Ne le montrer, je vous en prie, à personne, qu'à nos parents du Mont, ma belle-mère de Cour et mes soeurs et mon amie Mme Guignard. (Guignard dans le texte anglais). Nous éprouvons grande peine de n'avoir aucune nouvelle ... et de notre pays. Nous en sommes avides, mais nous ne savons rien.

Bien chère amie; j'ai voulu suspendre les daguérotypes, mais mon coeur se gonflait trop et je les ai recachés pour le moment. Vous ne sauriez croire le plaisir que nous a fait cette lettre de nos amis du Dévent qui nous annonce leur arrivée. Nous espérons que Mr. Buffat se joindra à eux. Si ma lettre arrivait à temps, auriez-vous la bonté de m'envoyer deux douzaines de bons crayons ordinaires; ils sont très chers à New-York et très mauvais. Le papier est aussi très cher. J'ai bien regretté celui que j'ai laissé à Lausanne; mais comme c'est pesant et volumineux, je n'en demande pas. J'aimerais aussi du taffetas d'Angleterre et deux boîtes de 10 batz de ... J'en ai déjà beaucoup employé du mien sur le vaisseau. Vous auriez la bonté de vous faire rembourser le tout chez Mr. Lambert.

Lorsque nous serons fixés, nous écrirons à nos amis une lettre que nous leur adresserons à New-York, chez Mr. Dupuis, dans laquelle nous leur donnerons toutes les directives nécessaires pour leur voyage qui est beaucoup plus difficile que celui d'Europe à New-York, à cause de la langue. Nous leur indiquerons aussi les choses qu'ils devront acheter à New-York suivant ce que nous trouvions à Kingston. Tout ce qui est en fer blanc est bon marché en Amérique. Il est vrai que le coton à tricoter est très rare; on a beaucoup de peine à en trouver; mais comme je mets déjà mes enfants un peu à l'américaine, sans bas, et que j'ai apporté joliment de coton, je n'en ai pas besoin. Ce que l'on ne trouve pas non plus, ce sont les chapeaux ronds en paille pour les femmes. Nous n'en avons point pu trouver pour Marianne et moi, et pour Adèle j'ai décousu trois pailles à celui d'Emma que j'ai cousu à celui de la poupée, et cela lui a fait un petit chapeau. Je crois que si nos amis apportaient des pailles, nous pourrions nous en coudre. Ceux d'hommes sont à New-York comme à Lausanne. Ce qu'il faut que nos amis apportent, ce sont des graines. Ils sont si paresseux ici qu'ils ne plantent que des choux et des haricots, mais qui sont superbes. J'ai oublié des cocolettes, des épinards; j'aimerais beaucoup en avoir. Nous avons beaucoup de myrtilles et de myrtilles. Chaque jour les enfants en cueillent pour le goûter.

Dimanche à 2 heures (16 juillet). Mon mari va partir avec Mr. Sterchi. Je vais lui remettre ma lettre. Je voudrais bien être elle et aller vous embrasser, et tous nos chers parents et amis. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je pense à vous. Mes enfants parviennent bien souvent de Lausanne. Ils sont encore assez contents. Ces Mrs. sont tous décidés à ne pas rester ici; il n'y a pas de débouchés et le terrain n'est pas assez fertile. Mr. Gaudin n'y restera probablement pas non plus. Nous sommes très contents d'y être pour 2 ou 3 mois, mais nous n'aimerions pas y être fixés. Adieu, bien chère amie. Je vous recommande à la grâce du

du Seigneur comme j'espère que vous le faites pour moi. Qu'il nous fasse la grâce de croître dans son amour et de regarder sans cesse à lui. Mille et mille choses à tous nos amis. Si vous aperceviez Rosine, dites lui que Marianne est très bien et que nous sommes tous impatients d'avoir de ses nouvelles. Nous parlons souvent d'elle et aimerions bien la savoir entièrement établie. Bonjour, chères amies et chers parents....

Anna Chavannes.

FIN DU JOURNAL

Achévé d'imprimer
sur la machine du
Pélerin
en mars 1978, aux
Charbonnières.

Lundi matin, 8 mai. Grâce à Dieu nous sommes tous un peu mieux. Le vent, qui a été très violent encore cette nuit, s'est calmé. Nous sommes tous étendus sur la dunette. Un magnifique soleil nous réchauffe. Mr. Gaudin a pris son carnet et nous joue des airs suisses. Le pont d'en bas est rempli de monde. On voit une quantité de nouvelles figures qui viennent respirer un peu l'air et sentir le soleil. Beaucoup sont encore bien malades, couchés sur leurs matelas.

ANNA CHAVANNES ⁴

JOURNAL



ÉAITIANS LE FÉLERIN